



Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville

Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville

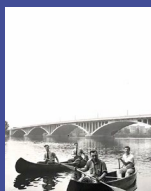
Nº. 14, novembre 2023

Patrimoine · Histoire · Documentation





La murale Le Donne d'Acciaio peinte sur les murs extérieurs du chalet du parc Saint-Simon-Apôtre. Photo © Jacques Lebleu / SHAC
Nous vous invitons à lire l'article Du Centro donne italiana di Montréal aux Donne d'Acciaio en page 41 pour en savoir plus.



La photo en page couverture de cette édition est un envoi de **M. Guy Lemieux**. Ses parents, Jacques Lemieux et Jacqueline Morel, étaient passionnés de photographie et de vidéo. Son père est à l'arrière du 2^e canot. Ses grands-parents ont habité au 430, Terrasse Ahuntsic (aujourd'hui, une partie de la rue Sommerville). Les canoteurs sont derrière cette maison, tout près du pont Viau.



Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville

Publié par la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville
10125, rue Parthenais, espace 206, Montréal, QC, H2B 2L6

Jacques Lebleu, président et coordinateur du bulletin, presidence.shac@gmail.com

Valérie Eme, vice-présidente, communications.shac@gmail.com

Martin Rodrigue, sauvegarde et mise en valeur du patrimoine patrimoine.shac@gmail.com

Benoit Lefebvre, trésorier, tresorerie.shac@gmail.com

Les auteurs sont seuls responsables du contenu de leurs textes.

Ceux-ci ne constituent pas une prise de position de la SHAC.

patrimoine

histoire

documentation

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés. Dépôts légaux à Bibliothèque et Archives nationales du Québec & Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville / Variante de titre : Au fil d'ABC

Version papier, novembre 2023, ISSN 2562-458X

Version en ligne, à compter de la fin de décembre 2023, ISSN 2562-4598

Impression : Copiecentre Fleury, novembre 2023

Révision typographique pré-press : Séverine Le Page, Paginations

Mot du président



Jacques Lebleu

Président de la
Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville
et coordinateur du bulletin

Nous sommes heureux de vous présenter cette quatorzième édition du bulletin semestriel *Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville* de la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville (SHAC). Son contenu reflète bien notre volonté de mettre en valeur le patrimoine bâti et culturel que nous ont légué les anciens habitants du territoire de l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville, autrefois composé des anciennes paroisses du Sault-au-Récollet ou de Saint-Laurent.

Soulignons tout d'abord l'apport remarquable d'une nouvelle collaboratrice, Mme Sylvie Drolet, directrice générale du Collège Mont-Saint-Louis. Elle nous présente des éléments de l'histoire de la Maison Saint-Joseph, autrefois Noviciat des Jésuites, un bâtiment aujourd'hui intégré au collège qu'elle dirige. Patrick Goulet nous fait admirer certains des trésors d'orfèvrerie de l'église paroissiale du Sault-au-Récollet. Martin Rodrigue et Valérie Eme nous communiquent leur passion pour le patrimoine du village, nous donnent des nouvelles de la Fête des récoltes, à laquelle la SHAC a été invitée à participer par les Amis du village historique du Sault-au-Récollet (AVHSR). Ils nous font aussi un compte-rendu de nos démarches avec la Ville de Montréal et l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville pour mener à bien les célébrations, en 2026, du tricentenaire du site des Moulins du Sault. Marie Louise Pépin se penche sur l'avenir des musées et des collections de communautés religieuses à la suite d'une conférence de Brigitte Campeau, muséologue à l'organisme Gestion Providentia, prononcée à l'Institut du patrimoine de l'UQAM. Elle témoigne aussi de l'inauguration d'un monument hommage à Marie Gérin-Lajoie dans le parc Basile-Routhier.

Julie Faure, du Groupe uni des éducateurs professionnels en environnement (GUEPE), nous invite ensuite à lier l'histoire et la nature des berges de la rivière des Prairies en empruntant le Parcours Gouin. Dans un premier article, André Campeau nous parle des exercices de déambulation du poète Joël Pourbaix le long du boulevard Gouin. Dans un second texte, il nous amène au cœur du village de Bordeaux, par le biais d'un retour sur *La Flouve*, un ouvrage atypique publié en 2006, intitulé du nom que Lise Bissonnette avait donné à une modeste maison dont elle et son conjoint ont fait l'acquisition. Ce cheminement riverain se termine par un voyage dans le temps que je vous offre sous la forme d'une chronologie du toponyme Abord-à-Plouffe.

La SHAC tient aussi à témoigner du temps présent et de la richesse de la diversité culturelle d'Ahuntsic-Cartierville. Danielle Daigle fait le récit d'une expérience vécue le printemps dernier. Elle a eu la chance de participer à une série d'ateliers lors desquels une dizaine de femmes de tous âges et de cultures différentes se sont réunies pour broder sur des photos anciennes d'Ahuntsic, du Sault-au-Récollet, du Nouveau-Bordeaux et de Cartierville.

Dans une troisième contribution à cette édition, André Campeau nous présente le fruit de ses réflexions sur les ruptures intergénérationnelles dans la transmission du patrimoine – ainsi que du matrimoine – par des exemples provenant de quelques générations de Campeau, dont une grand-mère aux racines italiennes.

Je remercie Mme Mina De Vincenzo de m'avoir fait découvrir la genèse du projet de murale *Le Donne d'Acciaio* au parc Saint-Simon-Apôtre. Je remercie également Mme Pina Di Pasquale, directrice générale du Centre des Femmes Solidaires et engagées (CFSE) pour son temps et les documents mis à ma disposition pour la rédaction de l'article en page 41. J'ai aussi une pensée aussi pour Maria, la fille de Mme Ida Ciancio, qui a fourni au Centre une épreuve de la photo de sa mère au travail sur la rue Chabanel en indiquant être touchée par l'hommage fait dans notre bulletin à sa mère décédée en 2015.

Pour conclure, nous reprenons un texte qu'a écrit Mme Assunta Sauro, à titre de directrice, alors que le Centre des femmes italiennes de Montréal célébrait son 25^e anniversaire en 2003. Quoi de mieux que le regard d'une pionnière de cet organisme pour témoigner de son évolution!

Bonne lecture!

Dans cette édition

Patrimoine historique du Sault-au-Récollet et patrimoine religieux

- Page 5 **La Maison Saint-Joseph**
Témoin privilégié d'une
œuvre éducative
Sylvie Drolet
- Page 8 **L'orfèvrerie patrimoniale de
La Visitation**
Patrick Goulet
- Page 15 *Chronique de la SHAC*
**Sauvegarde et mise en valeur
du patrimoine**
Martin Rodrigue et Valérie Eme
- Page 19 **Minuit moins cinq ? L'avenir des
musées et des collections de
communautés religieuses**
Notes sur une conférence de
Brigitte Campeau
Marie Louise Pépin

- Page 21 *Chronique du GUEPE*
**Lier l'histoire et la nature des
berges de la rivière des Prairies**
Julie Faure

Au fil de la rivière des Prairies

- Page 24 **La poésie d'un marcheur solitaire,**
Joël Pourbaix
André Campeau
- Page 26 **(Re)construire une maison.**
L'habitabilité symbolique dans
« La Flouve » de Lise Bissonnette
André Campeau

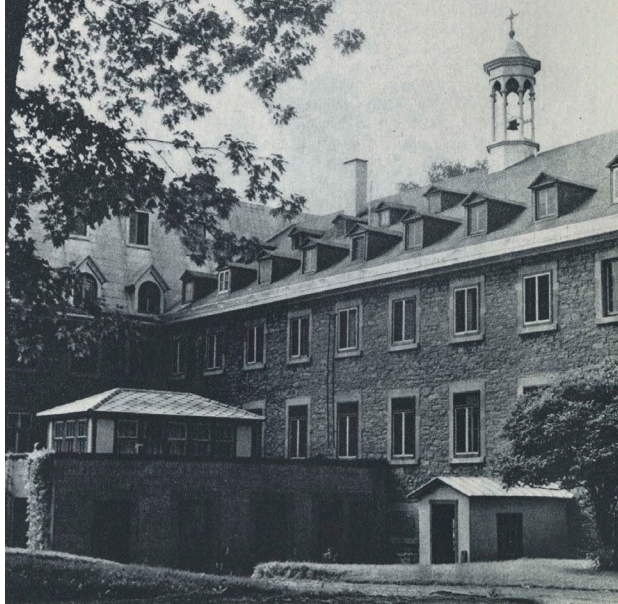
- Page 30 **De l'Abord-à-Plouffe à Cartierville
sans traverser la rivière.**
Mouvements toponymiques
Jacques Lebleu

Vie communautaire

- Page 33 **Broder ses racines**
Danielle Daigle

Dossiers principaux

- Page 36 **Fragments patrimoniaux**
**Commentaire sur les ruptures
intergénérationnelles**
André Campeau
- Page 41 **Du Centro Donne Italiana di Montréal
aux Donne d'Acciaio**
Le Centre des femmes solidaires
et engagées (CFSE)
Jacques Lebleu
- Rédition complémentaire au texte sur le
CFSE**
- Page 46 **Pensées d'un voyage**
Assunta Sauro



Le corps central. Photographie extraite d'un cahier publié à l'occasion du centenaire de la Maison Saint-Joseph en 1953. J. Bouchard, s.j., P.-E. Tremblay, s.j., A. Landry, s.j., auteurs. Archives des Jésuites au Canada, GLC R-10.33.10



Aile de la chapelle. Noviciat Saint-Joseph, 1890. Photographie inconnu. Épreuve noir et blanc. Archives des Jésuites au Canada, GLC R-10.Ph-119.1

La Maison Saint-Joseph *Témoin privilégié d'une œuvre éducative*

Sylvie Drolet

Directrice générale, Collège Mont-Saint-Louis

Le vent souffle sur les champs du Sault-au-Récollet, portant la rumeur de la rivière des Prairies. C'est la campagne dans ce coin de l'île de Montréal au milieu du XIX^e siècle. La ville est loin. L'église de la Visitation-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie, érigée au milieu du siècle précédent, se dresse fièrement aux abords de la rivière. Les maisons de la paroisse se pressent autour de ses murs de pierre, à l'ombre de son unique clocher. Du milieu de ce vaste espace qui s'étend au-delà de son parvis et du chemin du Roy, elle apparaît imposante. Le lieu est isolé, paisible et propice à la réflexion. Un coin du monde tout désigné pour enraciner une culture et une tradition éducatives.

Rassurez-vous, saint Joseph ne nous fera pas défaut¹

Depuis leur retour au pays en 1842, à la suite d'un pres-

sant appel de Mgr Bourget, qui a fait le voyage jusqu'à Rome pour adresser sa supplique au pape, et afin de remplir la mission d'éducation de la jeunesse qu'il leur a confiée, les Jésuites cherchent un lieu approprié pour construire leur noviciat, chargé de la formation de la relève. Ayant profité pendant quelques années de l'hospitalité de généreux bienfaiteurs, ils veulent s'éloigner du bruit de la ville. Mais les fonds manquent.

Rien n'arrête le père Schneider, envoyé de Strasbourg à Montréal en 1848 et maître des novices. Il est convaincu que saint Joseph ne saurait refuser son aide dans l'élaboration d'un si juste projet. Ses prières sont entendues.

«Après avoir confié tout naturellement cette intention à saint Joseph, le père Schneider pour faire sa part alla prêcher une mission à Québec, qui lui rapporta assez de fonds pour commencer les travaux. Il en dirigea la marche d'après les plans du père Martin. À l'été de 1853, la maison était terminée. Mais ce fut le père Saché qui y entra avec les novices. Nommé supérieur de la résidence de Québec, le père Schneider vint cependant à l'automne bénir la statue de saint Joseph²». C'est ainsi que saint Joseph devient «le patron de la maison et le grand maître des novices³».

Nous avons reçu là un don généreux⁴

Pour s'opérer, ce miracle a pu compter sur la générosité et la complicité du notaire Olivier Berthelet et du curé de la paroisse de la Visitation, Jacques-Janvier Vinet. Le notaire ve-

- 1 Armand CHOSSEGROS, s.j., *Histoire du noviciat de la Compagnie de Jésus au Canada, depuis ses origines – 1843, jusqu'aux noces d'or de la maison Sault-au-Récollet*, Montréal, Imprimerie du Sacré-Cœur, 1903, p. 17 – Archives des Jésuites au Canada.
- 2 Georges Étienne DAIGNAULT, s.j., *Histoire du noviciat Saint-Joseph (1843-1943)* – Archives des Jésuites au Canada.
- 3 Georges Étienne DAIGNAULT, s.j., Ibid.
- 4 Lettre au P. Coué, provincial en France, 12 février 1852. Notes relatives à l'histoire du Noviciat (1848-1852) – Extraits de la correspondance du temps – Archives des Jésuites au Canada.

naît de vendre au curé une terre qu'il possédait juste en face de l'église paroissiale. Quand il apprend que les Jésuites sont à la recherche d'un lieu où construire leur noviciat, il convainc le curé Vinet, qui n'a pas encore payé entièrement la terre, d'en abandonner une partie aux pères jésuites. L'homme ne se fait pas prier, lui qui a soutenu toute sa vie l'œuvre d'éducation. L'affaire est scellée en février 1852.

Les travaux vont bon train. Les murs de pierre s'élèvent d'après des plans du père Félix Martin, architecte et recteur du collège Sainte-Marie. À l'automne 1852, l'extérieur de la Maison est terminé. Le bâtiment est tout simple, rectangulaire, à deux étages avec des combles. Selon les besoins et les ressources disponibles, il sera possible de l'agrandir le moment venu.

Au milieu d'un champ, en droite ligne avec une église de la Visitation qui s'est vu offrir, pour son centenaire en 1851, une nouvelle façade, s'élève bientôt le noviciat des Jésuites. Il compte principalement une chapelle, la chambre du père Maître, des chambres communes et une infirmerie. L'espace est exigu et la maison apparaît bien humide et mal éclairée, sans doute mieux adaptée au climat de la France qu'aux rigueurs de l'hiver de ce coin d'Amérique. Mais les novices ont enfin leur maison. Ils s'y installent officiellement le 5 août 1853. « Ce fut le 6 août 1853 que la première messe fut dite au noviciat. La chapelle fut dédiée à saint Joseph, en reconnaissance de son aide puissante dans cette nouvelle fondation⁵ ».

Les paroissiens du Sault, de plus en plus nombreux, souhaitent la bienvenue aux nouveaux arrivants en faisant une souscription pour l'achat d'une cloche, qui sera bénie en l'église du Sault en octobre 1854 et qui marquera les temps forts du jour et de l'année jusqu'en 1880.

Planter, planter, planter

Lorsque le père Saché, arrivé de sa Touraine natale, devient premier maître du noviciat, il a tôt fait de constater à quel point le lieu est isolé, situé en plein champ, sans arbres ni jardin.

Son premier souci est d'aménager le terrain qui entoure la maison, en faire un lieu verdoyant et inspirant. « On le vit à la tête de ses novices, tracer des allées, raser les buttes, creuser des tranchées, combler une boissière, et planter, planter, planter. Il était convaincu qu'on ne plante jamais trop⁶ ».

Les arbres dominent tranquillement le paysage. D'abord des érables, dont on recueillerait l'eau au temps des sucres, puis des pommiers, dont les fruits seraient précieusement mis en conserve pour l'hiver. Peu à peu, des bosquets de cèdres et

d'épinettes donnent au lieu des airs de boisé. Quant aux allées de peupliers géants, elles abriteraient la lecture méditative de plusieurs générations de novices. À l'abri des arbres, un coin de la cour verrait même apparaître, au siècle suivant, une petite grotte, modeste rappel de celle de Lourdes, pour accueillir une statue du saint patron Joseph.

Petit à petit, l'espace s'anime, un monde s'organise autour de l'édifice de pierres. Si la maison est humide et encore mal éclairée, elle est entourée d'une végétation florissante qui participe à l'esprit du lieu. À cet écrin de verdure s'ajoutent un jardin, une ferme avec quelques animaux, une étable, un poulailler et une remise, où s'entassaient les vivres et les produits de l'érable. Toute la petite communauté s'affaire au travail de la terre pour en récolter les fruits. L'incendie d'une partie de la ferme en 1887 emportera toute la récolte d'eau d'érable de la saison, avant même qu'on ait pu la transformer. Ce printemps-là, rien ne viendra adoucir la rigueur du moment. L'incendie de 1909 mettra un terme à toute activité agricole.

Au-delà du chemin du Roy

Dans la cour du noviciat, on médite, on joue, on travaille, on fraternise... on devient un jésuite. Mais les jeunes recrues ont aussi besoin de s'éloigner parfois, pour prendre l'air et se distraire.

Les jours d'été, à la faveur d'un congé, il fait bon pique-niquer sur l'île Jésus, souvent près du moulin du Crochet, ou sur une île derrière l'église du Sault, disparue à la suite de la construction du barrage.

Lorsque la chaleur est plus vive, personne ne refuse une partie de pêche ou une simple excursion à bord de l'*Invicta*, l'heureuse chaloupe offerte aux novices par un bienfaiteur. Parfois même, on profite d'un bain. « Mgr Vinet avait offert aux novices son bain, c'est-à-dire une sorte de cabane flottante installée dans la rivière, et à l'intérieur de laquelle on se baignait en sauvegardant la modestie⁷. »

Pour le plus grand bonheur de tous, la communauté fait construire une maison de campagne en 1896 sur un terrain du boulevard Gouin, près du boulevard Pie IX. On y passe du bon temps lors des jours de congé et des vacances.

Pendant ces escapades chèrement attendues, saint Joseph veille sur le noviciat.

Un siècle de transformations

La majestueuse maison connaît son lot de transformations,

5 Charles-P. BEAUBIEN, *Le Sault-au Récollet. Ses rapports avec les premiers temps de la colonie*, Montréal, C. O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, 1898, p. 427.

6 Édouard LECOMPTE, s.j., *Les Jésuites du Canada au XIX^e siècle*, Tome 1, Montréal, 1920, cité dans Paul-Émile FILION, s.j., *Histoire des pères maîtres de notre province* – Archives des jésuites au Canada.

7 Georges Étienne DAIGNAULT, s.j., *Histoire du noviciat Saint-Joseph (1843-1943)* – Archives des jésuites au Canada.

gagnant une aile pour la récréation en 1870, grâce à de généreux dons, puis un pavillon sur son flanc est. Après l'établissement au Sault du juvénat, suite du noviciat consacrée à l'enseignement des humanités, un pavillon est érigé du côté ouest. Au même moment, trait d'union entre les deux édifices, on construit l'aile de la chapelle, laquelle est inaugurée le 25 décembre 1890 à la messe de minuit. On se sent de plus en plus à l'étroit entre les murs de pierres, on cherche de l'espace et de la lumière.

Posé en juillet 1898, le vitrail de saint Ignace irise la chapelle et procure au lieu une nouvelle noblesse. Quelques années plus tard, à l'occasion du cinquantenaire du noviciat, c'est à l'acétylène qu'on illumine la façade, donnant à la maison un aspect féérique. Puis la magie s'invite à l'intérieur, lorsqu'à la messe de minuit du jour de l'an 1908, on allume pour la première fois les lumières à l'acétylène. Le père Maître lui-même avait conduit les novices à l'établi pour leur expliquer le fonctionnement de ce nouvel éclairage.

Petit à petit, la modernité et ses facilités se taillent une place dans la vie du Sault et de son noviciat. Depuis 1894 déjà, les tramways électriques traversent le paysage et facilitent les voyages en ville. Le patrimoine bâti prend de l'expansion. Le lieu s'ouvre progressivement sur une communauté élargie et devient un pôle éducatif de plus en plus incontournable.

« Mon » Noviciat

Au milieu du XX^e siècle, la correspondance retrouvée d'un novice s'adressant au révérend père maître d'un collège espagnol livre un émouvant témoignage. Le jeune novice décrit son *alma mater* avec précision et une fierté non dissimulée.

Mais laissez-moi vous présenter maintenant « mon » Noviciat. Situé en banlieue de Montréal, sur la rive nord de l'île de Montréal, la Maison Saint-Joseph est une longue bâtisse de pierre, dont les deux moitiés diffèrent de style. La plus ancienne partie abrite les novices, la chapelle et le réfectoire; la plus récente (1927), les juvénistes, les professeurs et la bibliothèque. Devant la maison passent la route et le tramway. Derrière, il y a un grand jardin, avec de beaux arbres. Des allées, des fleurs; un coin de ce grand jardin est réservé aux jeux des juvénistes; une autre partie, aux jeux de tennis et de balle au mur des novices; enfin le cimetière de toute la Province s'y trouve également⁸.

Au moment où il écrit ces lignes, la maison protégée de saint Joseph approche de ses cent ans. Il ne le sait pas encore, mais les jours du noviciat au Sault-au-Récollet sont comptés. Les Jésuites installeront bientôt les novices à Saint-Jérôme, où s'élève-

ra à partir de 1957, une importante construction.

Quoi qu'il en soit, un nouveau siècle s'ouvrira pour la vieille maison du Sault, riche de promesses encore inconnues, résolument tournées vers l'avenir d'une belle jeunesse.



Le cimetière vu du haut de la Maison.

Au premier plan, l'ancienne grange et le caveau à légumes. Circa 1890
Photographe inconnu. Épreuve noir et blanc.

Archives des Jésuites au Canada, GLC R-10.Ph-184.1



Jardins du Noviciat Saint-Joseph, Sault-au-Récollet.

Après la construction du Juvénat, 1925.

Photographe inconnu. Épreuve noir et blanc.

Archives des Jésuites au Canada, GLC R-10.Ph-134.1

8 Lettre au Révérend Père Maître de la Maison Saint-Joseph, 1947. Recueil de lettres de faire-part adressées à tous les noviciats de la Compagnie, avec l'Album du centenaire (1853-1953) – Réponses des divers noviciats – Archives des Jésuites au Canada.



Fig. 1 Calice et Ciboire de Guillaume Loir

L'orfèvrerie patrimoniale de *La Visitation*

Texte et photos
Patrick Goulet
Coordonnateur à l'entretien et aux services
Église de La Visitation

Expression tangible des mystères de la foi catholique, l'œuvre des orfèvres se dévoile dans toute sa splendeur à l'église de La

Visitation du Sault-au-Récollet, la plus ancienne église de l'île de Montréal. « L'église de La Visitation conserve le plus riche ensemble d'orfèvrerie ancienne possédée par une paroisse dans le diocèse de Montréal, sauf bien entendu le cas de Notre-Dame ». ¹ Tous ces objets sacrés sont précieusement conservés et sécurisés. Plusieurs d'entre eux servent lors de fêtes ou solennités. Regardons ensemble quelques-unes de ces pièces, particulièrement celles figurant au répertoire du patrimoine classé. Elles nous racontent de surcroît l'histoire de ses usagers. C'est ce que l'on appelle le patrimoine immatériel. Des générations passent, non sans avoir transmis des trésors intemporels qui demeurent.

1748. Calice et Ciboire de Guillaume Loir pour la Nouvelle-France

Le curé sulpicien Guillaume Chambon achemine en France,

¹ Marthe BEAUDOIN, r.s.c.j., La Visitation du Sault-au-Récollet, Guide descriptif et sentimental. 1986, P. 15.



Fig. 2 Encensoir, navette d'encens et boîtier aux Saintes huiles de François Ranvoyzé

en 1748, une somme de 224 francs pour l'achat des articles suivants : 75 francs pour de la chaux, 24 francs pour une croix de procession² et 125 francs pour un ciboire. La dépense est approuvée dans les comptes à l'occasion de la visite pastorale de Mgr Briand, le 30 juin 1749.³ Nous apercevons ici le ciboire commandé en 1748. Le ciboire se distingue du calice par son couvercle couronné d'une croix. Ce vase sacré fut d'abord utilisé à la chapelle du Fort-Lorette et puis dans l'église actuelle, à compter de 1751. Il contient les hosties consacrées par un prêtre durant la messe afin que les participants communient. On conserve le reste dans un ciboire au tabernacle d'un autel pour servir ultérieurement à la communion des personnes malades. Le ciboire porte le poinçon de Guillaume Loir, orfèvre parisien.

Le calice, de l'époque Nouvelle-France, est en argent massif, tout comme ce ciboire. Il porte la marque d'identification de Guillaume Loir. Il date de la première moitié du 18^e siècle. Nous n'avons aucune trace de son acquisition. Il fut probablement donné à la Fabrique sous le régime français. On remarque une similitude artistique entre ces deux vases sacrés, du même orfèvre (*fig. 1*), au niveau des nœuds de leurs tiges. La coupe du calice est de style « tulipe » puisqu'elle s'inspire de la forme de cette fleur. Le calice sert à contenir le vin consacré.

1788. Encensoir, navette d'encens et boîtier aux Saintes huiles de François Ranvoyzé

C'est sous la présidence du jeune curé Ernest-Zéphirin Che-

2 Deux croix de processions très anciennes méritent une étude plus approfondie quant à leurs origines. On reconnaît une de nos deux croix sur une photo du journal *La Patrie* du 15 mai 1905. Le curé Beaubien mentionne en 1898 la présence de la croix de 1748. L'inventaire de 1808 recense une seule croix de procession tandis qu'on en dénombre déjà deux à l'inventaire de 1864.

3 Cf., Charles-P. BEAUBIEN, *Le Sault-au-Récollet. Ses rapports avec les premiers temps de la colonie*, Montréal, C. O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, 1898, p. 319.



Fig. 3 Calice de Laurent Amyot



Fig. 4 Bénitier de Pierre Huguet dit Latour

nest (24 ans) que l'Assemblée de Fabrique du 22 décembre 1787⁴ tenu au presbytère de l'ancien manoir Seigneurial,⁵ décide d'acquérir des pièces répertoriées en argent. Nous pouvons les admirer sur la présente photographie. Une somme de 42 livres est tirée du coffre-fort pour l'achat (*fig. 2*) d'un boîtier aux Saintes huiles. Il contient deux ampoules, l'une, pour le Saint chrême et l'autre, pour l'huile en vue de l'onction des malades. Le Saint chrême est utilisé lors des sacrements du baptême, de la confirmation et de l'ordre (ordination des évêques, prêtres et diacres). L'autre ampoule est utilisée pour oindre les personnes fragilisées par la maladie physique ou psychique et à nouveau pour les personnes mourantes. Ce boîtier aux Saintes huiles s'utilise encore fréquemment de nos jours. Il est surmonté d'une croix portant les initiales « FR » du célèbre artisan

orfèvre de Québec : François Ranvoyzé. Celui-ci reçoit aussi la commande de réaliser un magnifique encensoir avec la navette assortie pour les grains d'encens qui seront déposés dans l'encensoir. Les frais de fabrication s'élèvent à 492 livres et 4 sols. La somme totale des trois articles nous donne 534 livres et 4 sols et comprend « les frais de passage » de Québec à Montréal. La façon d'utiliser l'encens se retrouve dans les livres liturgiques. Ses rubriques distinguent le niveau de sacré mettant en valeur la dignité de la personne humaine. Les personnes recevront par exemple trois coups successifs d'encensement tandis qu'une statue ou une image n'en recevra que deux.⁶ L'encens permet en outre de donner plus de solennité aux célébrations. Sa manipulation et l'alimentation de sa braise sont assurées par un « thuriféraire ». Fait cocasse et clin d'œil à l'héritage autoch-

4 C'est à cette assemblée que l'on décide de construire un presbytère érigé en 1788 sur l'emplacement du Presbytère actuel (1883). On peut admirer plusieurs éléments extérieurs et intérieurs du presbytère de 1788 en visitant la petite maison à l'ouest de l'église. Elle fut élevée en 1883 sur le site de l'ancien charnier démoli en se servant des matériaux soigneusement démontés de l'ancien presbytère (incluant des pierres de l'ancien mur du cimetière qui faisait la jonction avec le charnier depuis 1755) afin de réaliser une salle publique pour les habitants.

5 Le manoir Seigneurial des sulpiciens dans l'enceinte du Fort Lorette sert de presbytère jusqu'en 1788. Une porte au niveau du mur ouest du cimetière permet au curé de rejoindre la sacristie de l'église actuelle. Leur ancien domaine est remis à la Fabrique en 1792, le dernier curé sulpicien ayant quitté en 1775.

6 Cf., Cérémonial des évêques, Mame, 1998. & Présentation générale du missel romain, Mame, 2002.

tone, on apprend, grâce au livre de comptes de l'époque, que la fumée d'encens n'était pas la seule qu'affectionnait le jeune curé Chenest. On trouve, en effet, la mention de ses dépenses pour s'acheter du tabac!

1796. Calice de Laurent Amyot

La collection de vases sacrés s'enrichit en 1796 d'un calice du réputé orfèvre Laurent Amyot qui tient boutique à Québec. Le curé Louis-Amable Prévost sélectionne pour notre paroisse un calice de style « tulipe » (*fig. 3*) en argent aux deux tons doré et argenté. L'extérieur de la coupe est doré et non seulement son intérieur selon l'exigence des normes liturgiques. Son originalité réside dans son ornementation extérieure. Elle est dorée et plaquée d'une ceinture ouvragée argentée. Laurent Amyot reçoit la somme de 509 livres pour son magnifique travail.

Mentionnons en passant que nous retrouvons à proximité de ce nouveau calice, le tabernacle et le retable de l'autel. Ils furent sculptés par Philippe Liébert en 1793. Une des statuettes de ce retable représente saint Amable. Amable fut jadis un prénom fort populaire. Le choix de saint Amable s'explique parce qu'il était notamment le saint patron du curé, d'un des marguilliers et de plusieurs paroissiens.

1812. Bénitier de Pierre Huguet dit Latour

Ce magnifique bénitier en argent ciselé (*fig. 4*) est l'œuvre de Pierre Huguet dit Latour en 1812. Le réputé orfèvre tient alors boutique rue Notre-Dame, dans le Vieux-Montréal. On se le procura pour la coquette somme de 360 livres, alors que l'abbé Pierre-Joseph Périnault, était curé. À l'intérieur se trouve un bassin en étain amovible pour en faciliter l'entretien. Le bénitier contient l'eau bénite qui sert à l'aspersion au moyen d'un goupillon, appelé aussi aspersoir. On l'utilise à l'occasion des messes solennelles dominicales (Grand-Messe), des dimanches du Temps pascal, des mariages, des funérailles, des inhumations et des cérémonies de bénédictions solennelles de toutes sortes.

Le ministère de l'abbé Périnault sera marqué dès 1806, par l'arrivée au presbytère de son père, l'honorable Joseph Périnault, ancien député qui avait siégé au Parlement du Bas Canada

au côté de James McGill. Il fut aussi juge de paix et entrepreneur avisé. Ce duo père-fils marqua l'histoire de La Visitation. Des paroissiens affluent au presbytère pour rencontrer le curé, pour les conseils en matière spirituelle, ou encore le père, pour ceux d'ordre matériel. Bien que l'acquisition de ce bénitier remonte à la période du tandem Périnault, il servira paradoxalement quelques années plus tard au moment de leurs obsèques, en présence d'une foule nombreuse, (tel que mentionné aux registres) afin de bénir respectivement les dépouilles du père en 1814, puis celles du fils en 1821. Tous deux furent inhumés dans la crypte de l'église.

1899. « Soleil » ou ostensor du Jubilé de 1900

Dans le tabernacle, on conserve une hostie consacrée de plus grande dimension afin de l'exposer durant un temps de prière public animé et entrecoupé de périodes silencieuses. C'est l'adoration du Saint-Sacrement. Notons quelques formes de ces temps de prière : « les 40 heures », le « premier vendredi du mois » et le « mois de Marie ». ⁷ Le Saint-Sacrement est exposé dans un présentoir d'orfèvrerie appelé « ostensor » ou parfois selon l'ancienne appellation de « soleil ». La terminologie du « soleil d'argent » ⁸ est relevée dans l'inventaire des biens de la Fabrique du 10 juin 1808 ou encore dans le « Trésor des anciens jésuites » ⁹. Bien que la Fabrique possède quelques ostensoirs, celui-ci fut acquis en 1899 et coïncide avec le fastueux Jubilé de 1900. Cet ostensor doré (*fig. 5*), particulièrement ornementé, comporte notamment des pierres de nacres, un ange doré supportant une partie vitrée (la lunule) pour y loger une grande hostie consacrée, des médaillons représentant les quatre évangélistes. Sur sa base porte l'inscription : « Hommage à Jésus Hostie offert par Joseph Louis David ¹⁰ – Fête Dieu 17 juin 1900 », le tout d'une valeur de 150 \$. ¹¹

1920. Lampe du sanctuaire

Nous en sommes à l'époque du curé Jolicoeur. ¹² De nouveaux travaux de rafraîchissement du décor de l'église débutent en 1919 et incluent le remplacement de la lampe du sanctuaire. (*fig. 6*) Sa lumière, qui ne doit jamais s'éteindre, rappelle l'éter-

7 René TELLIER, La Visitation, Album publié à l'occasion du 250^e de la Paroisse, 1986, P.11. Durant toute la première moitié du 20^e siècle, les jeunes de l'école paroissiale terminent plus tôt leur journée scolaire du mois de mai afin de se rendre à l'église où le Saint-Sacrement est exposé pour le mois de Marie. Dans une église bondée d'enfants, les filles entrées par la porte du côté Ouest, occupent toute la moitié gauche de l'église tandis que les garçons entrés par la porte du côté Est, occupent toute la moitié de droite. Ce système généré fait écho au milieu scolaire où filles et garçons ont leurs portes d'entrée et cours de récréation respectives.

8 Inventaire des biens de la Fabrique dressé par le curé Pierre-Joseph Périnault, le 10 juin 1808.

9 Marius BARBEAU, Trésors des anciens jésuites, bulletin # 153, Musée National du Canada, 1957, P. 51.

10 Joseph Louis David surnommé le « saint David » réside sur le boulevard Gouin à côté de l'ancienne chapelle de procession près de la rue perpendiculaire à l'entrée du nouveau cimetière.

11 Actes de la Fabrique 1890-1910, bilan des souscriptions pour le décor de l'église sous le curé Beaubien.

12 La Station de Métro « Jolicoeur » et la rue du même nom furent désignées en son honneur, mais en raison de son ministère dans le quartier Ville-Émard entre 1906 et 1917.



Fig. 5 « Soleil » ou ostensor du Jubilé de 1900



Fig. 6 Lampe du sanctuaire

nelle présence du Christ. Cette magnifique lampe, suspendue à la voûte du chœur, fut installée en 1920 comme le souligne la colonne des « dépenses extraordinaires » de cette année-là. « Acquisition de la lampe du sanctuaire : 229.40\$ ».¹³ Cette dernière, en argent doré ciselé, est ornée d'angelots. Elle s'inspire des styles byzantin et gothique. Elle sera restaurée en 1998. Aucune autre information ne subsiste à son sujet, ni même sur l'ancienne utilisée auparavant. Il est toutefois plausible qu'elle ait servi dans l'une ou l'autre des nouvelles dessertes des futures paroisses voisines comme ce fut le cas à la même époque pour l'autel précédemment sculpté en 1844 par Vincent Chartrand pour la chapelle de l'agrandissement de la sacristie. On recense, en effet, au début de la décennie 1920, des dépenses pour construire et aménager les dessertes de Sainte-Marguerite-Marie et de Saint-Paul-de-la-Croix. L'entretien de notre lampe est facile. Encore faut-il s'en acquitter avec délicatesse. Il suffit pour la monter ou descendre, de la pousser ou de la tirer. La même opération se fait à partir du grenier où se situe le système de poulies et de contrepoids. On raconte qu'à l'occasion d'un concert d'un dimanche après-midi, au tournant de l'an 2000, la lampe se mit à bouger par elle-même à la stupéfaction des spectateurs. On ignore si certains cherchent encore l'explication du phénomène ou si la personne qui en actionna secrètement la poulie, à partir du grenier, l'a confessé...

2002. Calice et patène de Gilles Beaugrand

Création de l'orfèvre Gilles Beaugrand (1906-2005), dont l'atelier acheté par la maison « Desmarais & Robitaille » était situé sur la rue la Notre-Dame près de la basilique, ce calice est utilisé, de nos jours, au quotidien à l'église de La Visitation. Son apparition remonte au 2 juin 2002 à l'occasion de la première messe présidée par Patrick Goulet¹⁴, alors nouvel ordonné, qui marquait de surcroît le 250^e anniversaire de la consécration de l'église (1752-2002). On y retrouve gravé sous son socle, une devise biblique « Les yeux fixés sur Jésus-Christ »¹⁵ avec la mention « l'abbé Patrick Goulet, prêtre, Montréal, 31 mai 2002, de Thérèse et Paul Goulet ». Il s'agit d'une pièce unique. Elle est inspirée de deux créations antérieures de l'orfèvre. La base et la tige en laiton appartiennent à un modèle tandis que la coupe en argent 99,5 % et dorée provient d'un autre. L'œil averti y décèle une touche gothique et celtique. Un extrait des paroles latines de la consécration apparaît sur la coupe : « Hic est enim calix sanguinis mei » (Ceci est la coupe de mon sang). Le calice s'ac-

compagne ici d'une patène du même orfèvre.

Conclusion

Le patrimoine d'orfèvrerie dans ce temple de la Nouvelle-France constitue un héritage collectif de grande valeur. Réjouissons-nous que ces trésors demeurent une réalité bien vivante, toujours pleine de sens pour le monde d'aujourd'hui. En effet, toute cette beauté en dévoile une plus grande encore où « l'on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux »¹⁶. Que cette église de la Visitation continue l'expérience de rencontres où « chaque personne est une histoire sacrée »¹⁷.



Fig. 7 Calice et patène de Gilles Beaugrand

13 Livre des Assemblées de Fabrique de La Visitation, tome des années 1916-1966, P. 63.

14 Patrick Goulet, séminariste-stagiaire 1998-2002, vicaire 2002 et 2004-2008, marguillier 2018-2020 et 2021-2022, coordonnateur entretien et services depuis 2022.

15 Épître aux Hébreux, chapitre 12, verset 2.

16 Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*, Gallimard, 1991, P.72.

17 Extrait de la prière universelle des saisons pour la liturgie de funérailles.

Chronique

Sauvegarde et mise en valeur du patrimoine

Martin Rodrigue

Administrateur de la SHAC, responsable du comité Sauvegarde du patrimoine

Valérie Eme

Vice présidente de la SHAC

Cette nouvelle chronique récurrente vous permettra de demeurer informés de divers développements et des différents projets ou suivis du comité. L'Événement *Retrouvailles* du 19 mars dernier avait permis à la SHAC de rappeler les axes d'intervention de son comité Sauvegarde et mise en valeur du patrimoine, placé sous la responsabilité de Martin Rodrigue.

À l'honneur dans cet article : le Site des Moulins du Sault-au-Récollet.

Mais avant tout : trois petites brèves sur le Village-Ancien-du-Sault-au-Récollet.

1. Vestiges de l'École Sophie Barat : Le démarrage de la préproduction à longue haleine d'un documentaire à saveur culturelle et patrimoniale sur le devenir de l'École Sophie Barat verra le jour très prochainement, mené par Mme Pascale Ferland, réalisatrice du film *Pauline Julien, intime et politique* (ONF, 2018)¹. Ce projet est initié et soutenu par Michel Stringer, enseignant, l'école secondaire Sophie-Barat, la Fondation Sophie-Barat, la SHAC et Haroun Bouazzi, député de Maurice-Richard.
2. L'inauguration de la placette temporaire de la rue du Fort-Lorette a eu lieu mardi 7 novembre 2023. À titre de promoteur, Hydro-Québec a procédé à la coupure du ruban orangé en présence de quelques

élus de l'arrondissement, citoyens et défenseurs du patrimoine. Hydro-Québec veut démontrer, par cette première phase de recentrage vers l'acceptabilité sociale, la manière de continuer les travaux sur le mur de soutènement avec des remblais en paliers favorisant la vue de l'eau et l'accès à la rive. Où sont les espoirs de promenade sur berge, de promenade du Sault, de réelle réappropriation de nos berges? En phase deux, trois ou quatre avec l'intégration du projet définitif pour la commémoration du fort Lorette, en termes de vision pour ce vieux « Sault-au-Récollet en 2030 »?

3. La consultation publique sur les « Réflexions sur le règlement d'urbanisme d'Ahuntsic-Cartierville » a débuté le 23 octobre, avec une séance d'information sur la « Bonification du règlement d'urbanisme d'Ahuntsic-Cartierville ». Elle constituera certainement le moment, entre autres pour les fervents du Village-Ancien-du-Sault-au-Récollet, de vraiment questionner la gestion de ces Règlements d'urbanisme, du Plan d'Implantation et d'Intégration Architectural (PIIA) en place, face à ce que nous appelons une nouvelle forme de brutalisme architectural, architecture disruptive, avec ces « Monster houses »... Ce règlement du PIIA ne doit pas être une option, nous semble-t-il, mais une obligation. À suivre...

Lancement de l'exposition virtuelle *Les moulins de l'Île de la Visitation au Sault-au-Récollet : trois cents ans d'histoire à célébrer en 2026* et commémoration du 300^e anniversaire du Site des Moulins en 2026.

À l'occasion de nos *Retrouvailles* printanières, les membres de la SHAC ont eu le privilège de découvrir, en avant-première, quelques capsules vidéo, produites avec le soutien financier de Musées numériques Canada, pour l'exposition virtuelle *Les moulins de l'Île de la Visitation au Sault-au-Récollet : trois cents ans d'histoire à célébrer en 2026*². La mise en ligne de la page web fut réalisée le 10 août 2023.

D'autres personnes ont aussi découvert ces capsules lors des deux *Soirées des moulins* organisées le 18 août et le 1^{er} septembre lors des visites de type « déambulatoire théâtral » animées par Stéphane Tessier et Michel Graveline accompagnées de projections vidéo sur les murs de la maison du Meunier. Deux articles ont aussi paru dans le *journal des voisins.com* et dans *La Presse*, donnant là encore de l'information sur l'histoire et la dégradation du Site des Moulins, et annonçant la mise en ligne de la nouvelle exposition virtuelle.

1 <https://www.youtube.com/watch?v=KnhjHTHXyZs>

2 https://www.histoiresdecheznous.ca/v2/moulins-ile-de-la-visitation_mills/



En haut : **Cocktail de lancement de la Fête des récoltes le 7 octobre 2023.** Patrick Goulet, Fabrique de la Visitation, Martin Rodrigue et Valérie Eme, AVHSR.

Au centre : **Présentation des artisans du site Web à la Fête des récoltes le 8 octobre.** De gauche à droite : Nicolas St-Germain, Jocelyn Duff, Séverine Le Page et Stéphane Tessier. Maître de cérémonie Martin Rodrigue

En bas : **Haroun Bouazzy, député de Maurice-Richard et Michel Stringer, enseignant à l'école secondaire Sophie-Barat.**
Photos © Jacques Lebleu / SHAC

Finalement, le lancement officiel de l'exposition virtuelle *Les moulins de l'Île de la Visitation au Sault-au-Récollet : trois cents ans d'histoire à célébrer en 2026* a eu lieu le 8 octobre dernier, dans le cadre de la 2^e Fête des récoltes du Sault-au-Récollet organisée par Les Amis du village historique du Sault-au-Récollet (AVHSR), à l'église de la Visitation. Dès l'ouverture de la table « Histoire et Patrimoine », Jacques Lebleu, coordonnateur du projet, en a décrit la genèse et a présenté à l'assistance les artisans qui y ont contribué. La projection de quelques pages du site Web et de plusieurs témoignages vidéo ont précédé une discussion sur le travail de restitution de ces archives publiques, de ces montages réalisés de main de maître mais aussi de la dévastation de ce site majeur pour le Sault-au-Récollet.

La seconde partie de la rencontre a permis d'échanger sur l'avenir du site et les projets de restauration à venir.

Comment réhabiliter ces ruines désolées? Comment rendre compte de leur splendeur passée, témoigner de leur importance stratégique pour le développement de la communauté, des prouesses technologiques déployées à l'époque pour construire la digue et administrer les moulins du 18^e siècle jusqu'aux années 70? Comment redonner vie au site dans son ensemble, incluant la maison du Meunier? Au-delà d'une simple restauration structurale de vestiges du passé, comment mettre en valeur ce patrimoine, lui redonner du sens pour notre communauté d'aujourd'hui?

Martin Rodrigue a présenté les projets de la Ville de Montréal concernant le Site des Moulins, tels que mentionnés en annexe de *l'avis de projet de Restauration des berges du parc-nature de l'Île-de-la-Visitation*³, un texte faisant suite à la première rencontre « Formalisation d'une table de travail mixte SHAC / Ville de Montréal » :

1. Restaurer, stabiliser et conserver l'empreinte des vestiges des anciens moulins ;
2. Mettre en valeur le paysage et le caractère riverain du site ;
3. Mettre en valeur la présence de l'eau et le rôle des ouvrages de régulation des eaux au fil de trois siècles d'histoire ;
4. Protéger, conserver et mettre en valeur les ressources archéologiques.

Accueillis très favorablement par l'ensemble des participants, ces engagements renforcent la mobilisation et la détermination citoyenne visant le retour des investissements institutionnels

3 Ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs. *Restauration des berges du parc-nature de l'Île-de-la-Visitation*, septembre 2023. https://www.rece.environnement.gouv.qc.ca/projet.asp?no_dossier=3211-02-337

dans le district historique du Sault-au-Récollet.

La réflexion nous invite à nous projeter plus loin, à imaginer l'ouverture d'un centre d'interprétation de la gestion du débit des eaux, dans la maison du Meunier, qui permettrait de comprendre, à l'aide de graphiques, de simulations ou de maquettes, la dynamique particulière des eaux, leur rôle historique et leur potentiel en matière d'énergie hydraulique, de faune, de flore et d'environnement...

Formalisation d'une table de travail mixte SHAC - Ville de Montréal - arrondissement

Depuis plusieurs années déjà, Martin Rodrigue et l'AVHSR interpellent plusieurs acteurs du Sault-au-Récollet susceptibles de contribuer à ce chantier patrimonial et historique, dont Jérôme Normand de l'arrondissement d'Achims-Cartierville, Haroun Bouazzi député provincial de Maurice-Richard et la SHAC. En tant qu'administrateur de la SHAC et responsable de son comité Sauvegarde et mise en valeur du patrimoine, Martin est l'initiateur du comité ad hoc visant la restauration et la commémoration du 300^e anniversaire du site des moulins en 2026, mis sur pied parallèlement à la production de l'exposition virtuelle sur le Site des Moulins de la Visitation.

Une première rencontre initiée par Jérôme Normand, conseiller municipal pour le district du Sault-au-Récollet, et convoquée par Mme Caroline Bourgeois, Mairesse d'arrondissement de Rivière-des-Prairies-Pointe-aux-Trembles, Vice-présidente du comité exécutif et Responsable des grands parcs, des sports et loisirs, du mont Royal, du parc Jean-Drapeau, d'Espace pour la vie et de l'Est de Montréal, des représentants de la SHAC et de l'AVHSR. Elle avait pour objectif de jeter les bases pour la création d'un comité mixte œuvrant à la restauration et à la mise en valeur du Site des Moulins ainsi qu'à la commémoration du 300^e anniversaire du site.

S'appuyant sur des études de caractérisation et des explorations sous-marines réalisées par la Ville de Montréal dans les dernières années, Mme Bourgeois a confirmé la volonté de mener à bien des travaux de restauration d'envergure et d'assurer la pérennité des structures par un programme d'entretien. Elle a également témoigné d'un intérêt réel pour contribuer à la tenue d'un événement commémoratif en 2026, en partenariat avec d'autres organisations et institutions publiques, municipales et gouvernementales.

Selon le document de la Ville de Montréal déjà cité⁴, les travaux projetés incluent, notamment :

1. La correction de problèmes de structures en préservant les caractéristiques et les proportions actuelles des ouvrages maçonnés, d'acier ou de béton ;
2. Le remplacement à l'identique des éléments de

maçonnerie ayant perdu leur intégrité;

3. La reconfiguration de certains lieux (évaluation du rôle du secteur de la maison du Meunier, restauration des jardins, ajouts de mobilier dans les jardins, reconception de l'expérience scénique et récréative des lieux, etc.) ;
4. La gestion arboricole des arbres dépérissants et leur remplacement;
5. La consolidation des Îlots naturalisés du site.

Jérôme Normand assumera le rôle de pivot et de facilitateur au sein de ce comité mixte Ville, Arrondissement, SHAC et AVHSR, et sera responsable de la centralisation des informations et de la communication entre les membres.

D'autres partenaires devraient être conviés ultérieurement à participer aux réflexions du comité, dont le ministère du Patrimoine canadien, le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Conseil du patrimoine de Montréal, la Commission sur l'eau, l'environnement, le développement durable et les grands parcs, Hydro-Québec, Héritage Montréal, l'Association des moulins du Québec et d'autres citoyens et organisations.

Seconde rencontre de la nouvelle table de concertation de diverses instances pour la restauration et la Commémoration du 300^e anniversaire du site des Moulins en 2026.

Une seconde rencontre s'est tenue le 10 novembre à l'invitation de M. Jérôme Normand, conseiller municipal pour le district du Sault-au-Récollet, avec un ensemble d'intervenants de la Ville de Montréal et nos trois représentants de la SHAC et de l'AVHSR que sont Jacques Lebleu, Valérie Eme et Martin Rodrigue.

Un accord de principe fut par le fait même officialisé pour une collaboration opérationnelle entre le Service des grands parcs, l'arrondissement et la Ville-centre, comme premiers joueurs de cette grande aventure.

Après un retour sur les aménagements successifs, et la réfection de 1998, les participants ont détaillé l'ampleur des travaux à venir et les délais. À première vue, cette restauration/mise en valeur, conçue par la firme Daoust Lestage en 1998, fut une réussite, mais elle n'incluait pas, manifestement, une planification de son entretien sur la durée...

L'étude structurale sous-marine nous place face à des enjeux d'ingénierie et environnementaux particuliers, liés à la gestion des eaux, la faune et la flore, etc.

Vision d'aménagement et objectifs :

1. Se réapproprier l'espace public et favoriser sa

4 Ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs. *Restauration des berges du parc-nature de l'Île-de-la-Visitation*, septembre 2023. https://www.ree.environnement.gouv.qc.ca/projet.asp?no_dossier=3211-02-337



Ci-dessus : **Travaux de restauration du Site des moulins à la fin des années 1990.**



Ci-dessous : **Vue des moulins sur la digue à partir de l'île de la Visitation au début du 20^e siècle.** Collections SHAC. Fonds Cité historia.



découverte.

2. Augmenter l'attrait tout en respectant le caractère du site.
3. Conserver ses composantes patrimoniales les plus spécifiques.
4. Reconnaître ses valeurs patrimoniales exceptionnelles.
5. Mettre en valeur le paysage et le caractère riverain.

Le scénario privilégié dans l'hypothèse de planification et d'exécution des travaux du Service des grands parcs « vise la conservation optimale des composantes patrimoniales les plus significatives, témoins de l'évolution du site, en trois phases ».

Phase 1 : Partant de la maison du Meunier jusqu'à la partie centrale du site excluant le belvédère : 2024 -2026
Parvis de la maison du Meunier, ménage de la végétation, travaux sur les canaux 4 et 5 et accessibilité universelle pour le parvis, les études sur l'axe piétonnier (enjeux de sécurité), etc.

Phase 2 : Partant de la partie centrale du site, incluant le belvédère arrière et jardins des bassins : 2027 – 2029
Travaux sur la digue et les canaux 1 à 3, et belvédère à étudier en fin de phase 2

Phase 3 : Section partant de l'Île, avec son évocation de la cheminée et des boisés arrières : 2029 – 2030

Des enjeux et contraintes environnementales qui

limiteront les périodes d'intervention sur les lieux à trois mois annuellement, notamment pour préserver les oiseaux migrateurs et la fraie de poisson, expliquent les délais anticipés.

Un souhait de la SHAC, communiqué par M. Jacques Lebleu, est qu'on procède le plus rapidement possible à un inventaire de la végétation actuelle et priorise le ménage de la végétation la plus destructive pour minimiser les dégradations d'ici au véritable début du chantier. Il souhaiterait aussi qu'un échéancier pour l'ensemble des travaux soit officialisé à l'occasion du 300^e anniversaire du site et que le budget complet soit sécurisé.

« Nous parlons ici », selon Steve Bilodeau Balatti, chef de division – Parcs-nature et espaces riverains, qui a sous sa responsabilité l'aménagement et la mise en valeur du Site des Moulins et de l'Île de la Visitation, « d'un investissement de base de l'ordre de 10 millions \$ sur 10 ans, à compléter en 2024, suivant le phasage précis à confirmer des travaux ». Puis, M. Bilodeau Ballati a mentionné que le ministère de la Culture et des Communications du Québec a déjà décidé de contribuer au financement des travaux.

Enfin, quels autres joueurs irons-nous chercher pour cette grande aventure ? La suite des travaux, l'intérêt pour les Grands parcs à la Commémoration en 2026 et le financement de projets connexes. À suivre!

UQAM, Institut du patrimoine¹

« Minuit moins cinq? L'avenir des musées et des collections de communautés religieuses »

*Une conférence fort intéressante de
Brigitte Campeau, muséologue à
l'organisme Gestion Providentia,
tenue le mardi 6 juin 2023*

Marie Louise Pépin

Professeur d'arts visuels
Historienne de l'art
Médiatrice culturelle

Résumé

Depuis une quinzaine d'années, le Québec assiste à la fermeture d'un grand nombre de musées de communautés religieuses entraînant, par le fait même, l'aliénation et la dispersion de leurs collections. Malgré les nombreux rapports commandés depuis plus d'une trentaine d'années et les recommandations qui en ont découlé quant à sa conservation, le sort du patrimoine mobilier religieux – en particulier, celui des congrégations religieuses – est aujourd'hui grandement menacé. Fréquemment négligé au profit du patrimoine immobilier et archivistique religieux, le patrimoine matériel religieux doit faire face à beaucoup d'incompréhension et d'indifférence. Trouver un nouveau toit pour préserver ces objets, représente aujourd'hui un défi de taille.

L'organisme Gestion Providentia²

Cet organisme à but non lucratif fut fondé en 2015 et offre des services aux congrégations religieuses, dont la mise en valeur de leur patrimoine.

Le patrimoine mobilier religieux

Dans un premier temps, il est important de définir ce qu'est le patrimoine mobilier religieux.

Le patrimoine mobilier religieux comprend des objets religieux, mais également des objets ayant appartenu à la fondatrice ou au fondateur, des objets en lien avec la vie quotidienne de la

congrégation et des objets provenant des missions, des œuvres et des savoir-faire de la congrégation. Ces objets ne sont donc pas uniquement de l'ordre du sacré et doivent avoir un intérêt du point de vue historique, artistique, littéraire, scientifique, etc.

L'alarme sonne depuis plus de 30 ans!

La conférencière a bien décrit la situation actuelle. La majorité des congrégations religieuses possèdent des centaines, souvent des milliers d'objets dans leurs collections. Au Québec, il y avait en 2022, 6 741 religieuses et religieux. En 2021, l'âge moyen des religieuses et religieux au Canada est de 82 ans. Donc, il y a lieu de croire que la majorité des congrégations disparaîtront d'ici une vingtaine d'années. Que faire avec tous ces objets? Doit-on aliéner les collections en retirant certains objets inventoriés afin de céder les droits de propriété?

Les faits

- . La majorité des réserves des musées est remplie à pleine capacité et ne peut accueillir ce patrimoine.
- . Certains musées établissent un moratoire sur les nouvelles acquisitions, ce qui permet aux institutions de réviser leurs politiques d'acquisition et de se réorganiser. Lorsqu'on acquiert, ce sont surtout les œuvres importantes qui ont préséance.
- . Plusieurs congrégations déménagent et vendent leurs édifices (maison-mère, couvent, etc.). Les petits musées de ces congrégations ferment fréquemment, sans compter le manque de ressources financières et humaines.
- . Le chaos apparaît parfois. Exemple : Des individus vendent des reliques religieuses sur le web. Pourtant, selon le droit canon, c'est illégal. Il y a donc une dispersion du patrimoine mobilier religieux, ainsi qu'une mauvaise traçabilité.

Conclusion

Il semble y avoir peu de solutions et les questionnements sont nombreux quant au futur de notre patrimoine mobilier religieux.

Est-ce que des réserves communes régionales, où tous ces objets pourraient être conservés, seraient la solution du problème?

Brigitte Campeau nous interpelle :

Comment le patrimoine immatériel et les savoir-faire peuvent être transmis s'ils n'existent plus de traces matérielles de ceux-ci?

Avec la dispersion et la décontextualisation des biens

1 <https://institutpatrimoine.uqam.ca/>

2 <http://gestionprovidentia.ca/>

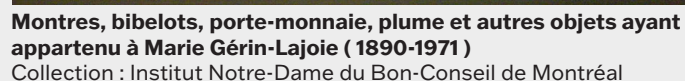
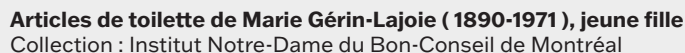
Est-il possible de comprendre l'histoire du Québec si nous n'avons aucune référence à la religion catholique?

15 juin 2023

Qu'arrivera-t-il de leurs imposantes collections?

Dorénavant, le legs historique de la Communauté des Sœurs du Bon-Conseil, ainsi que celui des communautés religieuses participantes du Grand Montréal est sauvegardé.

1 <https://farmtl.org/>



<http://bit.ly/Facebook-SHAC-MarieGerinLajoie>



Le Parcours Gouin

Lier l'histoire et la nature des berges de la rivière des Prairies

Julie Faure
Chargée de projets, GUEPE

S'il l'on habite dans l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville, il y a peu de chances que l'on ne connaisse pas le Parcours Gouin. Et si on ne connaît pas le nom, on y a assurément déjà mis les pieds sans le savoir.

Ce parcours n'est pas seulement constitué du parc Basile-Routhier et du pavillon d'accueil. Bien qu'on y retrouve une foule d'activités, un café-bistro et qu'on y offre de la location d'équipement, cela ne constitue que la porte d'entrée du Parcours Gouin.

Car le Parcours Gouin, c'est – comme son nom l'indique – un véritable parcours à travers l'arrondissement. C'est 15 kilomètres de pistes cyclables bordant la rivière des Prairies reliant 19 parcs – dont trois parcs-nature – et deux sites nautiques. Il offre à la population des services et installations accessibles et abordables valorisant les activités de plein air et aussi d'interprétation du patrimoine naturel et historique du quartier.

Un parcours créé par et pour la population

Bien que le Parcours Gouin mette de l'avant le patrimoine historique parfois ancien de l'arrondissement, sa création est plutôt récente. L'idée en émerge à l'été 2012 lors d'un forum citoyen sur l'aménagement des berges de la rivière des Prairies. S'ensuivent deux autres forums qui mèneront à l'adoption du Plan directeur d'aménagement des berges lors d'une séance du Conseil d'arrondissement.

À l'été 2015, un projet pilote est mis en place sur l'avenue Park Stanley, qui devient piétonne et se dote de mobilier urbain et d'une variété d'activités de loisirs. On y retrouve même un kiosque sur le développement durable et un projet d'agriculture urbaine.

En 2017, le pavillon d'accueil du Parcours Gouin (*fig. 1*) ouvre ses portes au grand public. Premier bâtiment à consommation énergétique nette zéro à Montréal, il offre une halte aux passant.e.s.

Un an plus tard, le projet pilote devient permanent, et l'avenue se dote en plus d'espaces de détente, d'aires de jeux, d'un jardin en libre-service, d'un éco-compteur à vélos et de panneaux d'interprétation du patrimoine. Le Parcours Gouin est enfin né!

Un riche patrimoine historique, vestige d'époques passées

Plusieurs parcs qui constituent le Parcours Gouin sont encore gorgés de l'histoire de Montréal. Afin de mettre en valeur ce riche patrimoine historique, des panneaux d'interprétation ont été mis en place dans plusieurs d'entre eux. En parcourant l'ensemble du site le long de la rivière des Prairies, il est ainsi



Fig. 1. Pavillon d'accueil du Parcours Gouin, aussi appelé Pavillon Net Zéro. Photo @ GUEPE

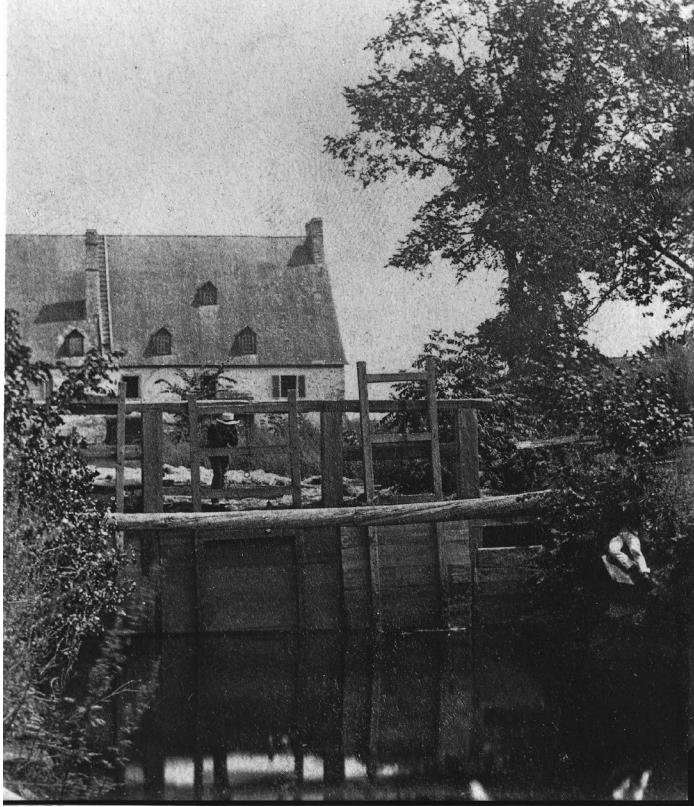


Fig 2. Au moulin des Récollets, près de Montréal, QC.
Photographie du moulin du Gros-Sault par William Notman vers 1860. Épreuve tirée à partir d'un négatif à la gélatine argentique sur verre. Copie réalisée pour Mme Perry en 1912. Musée McCord Stewart, II-192883.0

possible de se cultiver tout en prenant une pause bien méritée.

À l'île Perry, on apprend ainsi que le moulin du Gros-Sault, détruit en 1892 (*fig. 2*), permettait aux villageois de moudre leurs grains là où se trouve aujourd'hui le pont cyclable entre Montréal et Laval.

Au parc Raimbault (*fig. 3*), on peut observer l'embouchure d'une canalisation qui traduit la présence d'un ancien ruisseau traversant le village de Saint-Laurent, et qui permettait d'arroser les cultures qui s'y trouvaient.

Au parc Belmont, un parc d'attractions émerveillait citadin.e.s venu.e.s de Montréal par tramway. Le parc permet depuis 1923 d'offrir une bouffée d'air aux passant.e.s, mais on y trouvait également des spectacles loufoques et des attractions marquantes.

Enfin, le parc de Beauséjour, qui permet aujourd'hui à la population de s'aventurer en kayak sur la rivière des Prairies, raconte l'histoire de cet autrefois tumultueux cours d'eau, qui s'est assagi avec le temps.

Si les panneaux d'interprétation installés le long du Parcours Gouin mettent en lumière plusieurs éléments du patrimoine historique aujourd'hui disparus, le parcours relie aussi un patrimoine toujours présent!

En partant de l'ouest, on peut ainsi admirer la maison Mary-Dorothy-Molson, témoin de l'ancien village de Saraguay; l'Hôpital du Sacré-Cœur, qui portait autrefois le nom d'Hôpital des Incurables avant de succomber aux flammes et d'être reconstruit à Cartierville; la croix de chemin en pierre du Haut-du-Sault, rare exemplaire du 19^e siècle; le noyau villageois de

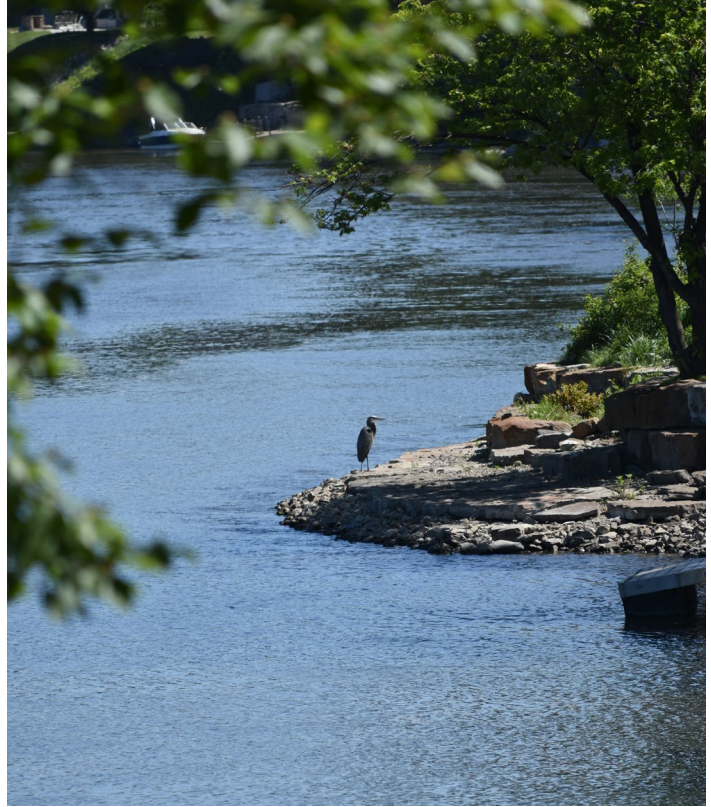


Fig. 3. Les berges du parc Raimbault. Photo @ GUEPE

Bordeaux, créé en 1898; le centre de détention de Bordeaux, remarquable édifice du style Beaux-Arts; et bien d'autres.

Un patrimoine naturel qui n'est pas en reste

En se gorgeant du patrimoine historique du Parcours Gouin, on ne peut passer à côté de son patrimoine naturel tout aussi riche! Car, bien que le parcours se trouve en milieu urbain, les nombreux parcs qu'il relie sont une véritable bouffée de nature en ville.

En kayak ou depuis les berges, on s'émerveille de la biodiversité qui transite autour de la rivière des Prairies : poissons, oiseaux, amphibiens et reptiles habitent ce cours d'eau tranquille.

Dans les parcs urbains, la biodiversité n'est pas moins nombreuse, car on observe oiseaux, insectes, et parfois de discrets mammifères en profitant de l'ombre rafraichissante des arbres divers.

Cette nature urbaine purifie l'air, rafraichit le quartier et permet ainsi à la population de réduire son stress et son anxiété.

Si l'on est en quête de quiétude totale, on peut oublier les bruits de la ville à seulement quelques pas en s'enfonçant dans les sentiers d'un des trois parcs-nature présents sur le Parcours Gouin.

À l'ouest, au tout début du parcours, le parc-nature du Bois-de-Liesse héberge une forêt centenaire, un marais et des vestiges de l'agriculture ancienne. Un peu plus à l'est, le parc-nature du Bois-de-Saraguay abrite une des plus anciennes forêts de l'île! Enfin, presque à la fin du parcours à l'est, le parc-nature de l'Île-de-la-Visitation illustre la belle biodiversité des berges.

Autant de choix pour prendre une pause et observer la nature!

Faire découvrir la nature tout en la préservant

L'urbanisation continue des terres bordant la rivière des Prairies a entraîné de nombreuses conséquences, et n'a pas épargné la nature et la biodiversité des berges. Les routes, les quartiers résidentiels et d'autres structures anthropiques ont fragmenté le territoire au fil du temps, réduisant les habitats de nombreuses espèces fauniques.

Le Parcours Gouin n'offre pas seulement un accès nature à la population humaine (fig. 4), il agit également comme un grand corridor vert pour la biodiversité. À l'instar de nos routes, un enlignement de parcs et d'espaces verts tel que le parcours, c'est une véritable autoroute pour la faune! Le Parcours Gouin a donc également une vocation de conservation de la nature en ville, et cette nature nous le rend bien.

À certaines étapes du parcours, un aménagement des berges a été réalisé, afin de les stabiliser et limiter l'érosion. Contrairement à une artificialisation en béton, qui brise les corridors écologiques essentiels entre le milieu aquatique et terrestre, l'aménagement réalisé a permis de conserver des berges naturelles. C'est le cas au parc Raimbault, dans lequel on peut ainsi admirer une riche biodiversité aquatique ou semi-aquatique depuis le bord de la rivière des Prairies.

Bien que les parcs du Parcours Gouin regorgent de biodiversité pour l'œil averti du naturaliste, ce n'est pas toujours facile d'observer une faune craintive des humains. C'est pourquoi plusieurs panneaux d'interprétation du parcours ne parlent pas d'histoire du territoire, mais aussi des espèces fauniques qui peuplent les berges. À défaut de les observer, on en apprend ainsi sur plusieurs espèces d'oiseaux (comme le pic mineur et le canard branchu), de mammifères (tels que la chauve-souris brune, le raton laveur et la loutre de rivière) et d'autres animaux (comme le ouaouaron ou l'esturgeon jaune).



Fig. 4. Randonnée en raquettes animée par GUEPE le long du Parcours Gouin. Photo © GUEPE

Découvrir le Parcours Gouin à travers ses activités et attraits

Outre les panneaux d'interprétation installés le long du parcours, de nombreuses autres activités permettent de profiter de toute cette richesse naturelle et historique.

L'épicentre des activités est sans nul doute le Pavillon Net Zéro, au parc Basile-Routhier. On peut y louer de l'équipement sportif à l'année pour découvrir le reste du Parcours Gouin, et même profiter d'une des nombreuses activités des volets histoire et culture (fig. 5), sports et loisirs, et environnement de la programmation récréoculturelle quatre saisons qui y est proposée.

En se baladant le long du Parcours Gouin, on peut se laisser bercer à différentes étapes par la voix d'un.e naturaliste de GUEPE qui nous fait découvrir la biodiversité de l'île Perry, du parc-nature du Bois-de-Liesse, du parc-nature du Bois-de-Saraguay, ou encore du parc-nature de l'Île-de-la-Visitation grâce à des audioguides gratuits.

Enfin au parc de Beauséjour, on peut s'initier au kayak ou au rabaska, ou encore participer à une activité de découverte de la biodiversité au lever ou au coucher du soleil.

Autant de façons diverses et variées de découvrir et de profiter des bienfaits de ce beau réseau vert qu'est le Parcours Gouin!

Programmation du Parcours Gouin

<https://parcourskouin.ca/calendrier/>

Audioguides

<https://www.guepe.qc.ca/nos-audio-guides>

<https://parcourskouin.ca/location-et-pre/>

<https://parcourskouin.ca/sites-nautiques/>



Fig. 5. Animation historique au pavillon d'accueil du Parcours Gouin. Photo © GUEPE

La poésie d'un marcheur solitaire

Joël Pourbaix

Exercices de déambulation

André Campeau
Anthropologue

L'écriture poétique peut être une forme d'archéologie.

Joël Pourbaix, *Un inachèvement initiatique*

Quand je lui ai parlé des racines littéraires d'Ahuntsic et de la Société d'Histoire (la SHAC) dont je suis membre, la librairie Alexandra Guimont¹ m'a proposé le livre de Joël Pourbaix. Je l'ai ouvert : il y est question de « l'insoumission du piéton » et de la conversion du « temps urbain en espaces et en souffles ». Le titre ? *Nous sommes oiseaux*. Je suis reparti de la librairie en prenant le recueil de poèmes avec moi, pour le lire.

On oublie ou on ne sait pas que le boulevard Gouin est la plus longue rue de Montréal. Elle traverse l'île sur un axe est-ouest en longeant à peu près la rivière des Prairies. Elle va du Parc de la Coulée-Grou au parc de l'Anse-à-l'Orme. Les estimés sur la longueur de cette rue varient.² Le projet poétique de Joël Pourbaix est adossé à la marche, non pas sur, mais par ce boulevard et à proximité de lui, projet qu'il découpe en six journées.

Tout en lisant le livre, j'ai recherché et trouvé quelques articles portant sur l'écriture de ce poète. Deux articles de Thierry Bissonnette sont ressortis.³ J'ai aussi exploré le cadre à l'intérieur duquel j'allais écrire à son propos. Après avoir rejeté l'*Introduction à la poétique* de Paul Valéry (1871-1945),⁴ j'ai lu des *Essais de linguistique générale* de Roman Jakobson (1896-1982).⁵ Il ne fallait toutefois pas que ces lectures noient le propos de Pourbaix.

Le livre était en bas, à gauche, dans la vitrine de la Librairie Fleury pendant que j'écrivais la première mouture de cet article (août-septembre 2023). Je le croisais en marchant dans le quartier. Un fil rouge cousu à la verticale sur la couverture du livre, en

fait une édition singulière. Ce fil attire le regard : un livre cousu de fil rouge ! Le nom de la maison d'édition me parle aussi : « les éditions du passage ». La lecture commence avant d'ouvrir le livre.

§

En travers de la dernière page, celle avant la table de matières, une ligne est tracée, sinueuse, seule sur la page blanche. La ligne correspond au tracé du boulevard Gouin mais sans le contexte familier de la carte géographique et des indications toponymiques. Comme une ligne tracée dans le vide, le contemporain se situe quelque part entre le passé récent et le proche avenir, une mutation que Pourbaix suit avec application.

Y aurait-il une archéologie dans cette poésie ? On constate plus d'un rythme : des poèmes en prose, d'autres en vers. On fait l'expérience de plusieurs niveaux d'interaction avec le monde : géographique, historique, sociologique, ontologique. Les repères du poète sont multiples, ancrés dans le monde local. Et son livre ? Un exercice d'écriture attentif aux plis du monde qui l'entoure et dans lequel il déambule : un exercice d'humanité.

Tout comme le contemporain, son livre est un assemblage. Ses poèmes sont faits d'observations d'oiseaux dans des parcs, de figures mythiques gréco-romaines, de sites patrimoniaux, de fragments historiques, de ponts construits puis transformés, de sites commerciaux. Il y aurait des analogies entre cette combinaison (mode d'arrangement) et celle pratiquée par les peintres cubistes au début du 20^e siècle.

En plus de la combinaison, une sélection est opérée, opérationnalisée. Elle puise dans des champs cognitifs et lexicaux plus larges qu'une lecture de l'ensemble de l'œuvre de Pourbaix révélerait. La cohérence aventureuse du sujet-poète puise ses ressources symboliques à même le langage. Il ne s'agit pas de trouver une identité, mais de suivre la mutation contemporaine, comme une ligne à traverser et retraverser.

Les arrangements du poète n'équivalent absolument pas à une dissolution du langage mais à une mise en acte du langage. L'écriture accompagne la marche du poète, une marche sans retour en arrière, mais avec détours, effectués pour aller voir des sites en marge du boulevard. Le poète déambule : une ligne de marche sur la rue, une ligne d'écriture sur la page et une autre ligne, symbolique, qui représente le contemporain.

Le sens premier de déambuler est « faire un tour » en latin,

1 À la librairie Gallimard sur le boulevard Saint-Laurent près de l'avenue des Pins. Elle a travaillé à la Librairie Fleury, puis a rejoint l'équipe de Gallimard voici cinq ans.

2 Approximativement une cinquantaine de kilomètres.

3 Thierry BISSONNETTE, 2003, « Joël Pourbaix : tribulations d'un poète en prose », *Études françaises* 39/3 (89-99) et, 2007, « Joël Pourbaix, Un inachèvement initiatique (entretien) », *Nuit blanche* 106 (72-76).

4 Édité chez Gallimard en 1938. Il s'agit de la leçon inaugurale de son cours au Collège de France.

5 Réédité aux Éditions de minuit en 2003, parution en 1963. Les essais lus sont dans le Tome 1, sous-titré « Les fondations du langage ».

mais bien plus anciennement, l'indo-européen évoque « se mouvoir » et même la figure de l'exilé. Celui qui déambule ne serait ni dans une maison, ni dans un espace public, sans être pour autant nulle part : il se promène, mot qui renvoie à la suspension et au dépassement, et aussi à la menace.⁶ Le sujet serait plus complexe qu'il n'y paraît. Il fréquente « les marges de l'impensé ».

Les relations sur le chemin parcouru sont à l'échelle urbaine, à la fois récits et rencontres, au croisement des lignes. La relation ne s'oppose pas à la solitude, franchement affirmée. Elle n'est pas non plus une chose recherchée dans cette solitude quasi-ontologique. La relation serait l'élément de l'archéologie dont le poète trace les contours en déambulant, en écrivant, en explorant le monde de ce boulevard Gouin.

Que veut alors dire le titre « nous sommes oiseaux » ? Il renvoie à une fonction du langage que partagent humains et oiseaux : le fait de maintenir la relation par des communications orales non porteuses de sens, en apparence non-signifiantes. Il y a dans cette fonction un niveau non-hiérarchique du langage partagé.⁷ Une autre fonction du langage poétique n'est pas pour autant exclue de la lecture : la mesure des séquences.

Le livre propose un enchaînement de six journées (ou exercices), chaque journée ayant sa séquence, ses plongées dans l'histoire et ses rencontres avec l'exclusion. Le poète expose sa conception de l'histoire et de l'exclusion sociale. Il suit « un chemin migratoire » et cherche une quiétude à même une marche qui croise l'incompris. Vers la fin, Hécate (dité sans récit mythique) et Orphée (figure surchargée de tels récits) l'interpellent.⁸

Voyageant dans le temps (jusqu'aux Amérindiens) et dans l'espace (sur la rive nord de l'Île de Montréal), le poète traverse Ahuntsic au cours de la troisième journée. Il n'a rien d'un errant et sa poésie n'est pas une errance. Il fait un peu penser au renard de Jacques Ferron, qui déambule à travers champs de l'autre côté du fleuve Saint-Laurent.⁹ Le poète serait nomade. Comme ce renard, il accompagne plus qu'il n'est accompagné.

6 Jacqueline PICOCHÉ, 2015, *Dictionnaire d'étymologie du français*, Le Robert.

7 Cette fonction, découverte en anthropologie, est la fonction phatique.

8 Sur ces figures mythiques, on peut consulter Pierre Grimal, 1951, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Presses Universitaires de France.

9 André CAMPEAU, 2023, « Sur la piste du renard québécois. Le trajet laborieux de Jacques Ferron », *L'Action nationale* CXIII/4-5 (50-69).



Joël Pourbaix lors du Tapis Rouge tenu au Salon du livre de Rimouski le 5 novembre 2022.

Photo Simon Dumas — Productions Rhizome.

Utilisation sous licence Creative Commons CC BY-SA 4.0

(Re)construire une maison L'habitabilité symbolique dans « La flouve » de Lise Bissonnette¹

André Campeau
Anthropologue

*Nous ne sommes pas des patrimonieux acharnés
ou doctrinaires.*

Lise Bissonnette, *La Flouve*

*L'imprimé est une sorte de maison parfaite
dont j'habite toutes les aires...*

Lise Bissonnette, *Des lettres et des saisons*

Après avoir vu *La Flouve* de Lise Bissonnette sur la table de Jacques Lebleu, à l'occasion d'une rencontre en avril 2022, j'ai parcouru l'ouvrage. Je l'ai lu en préparation d'un article sur la résidence d'écriture à la Bibliothèque d'Ahuntsic (en 2008-2009) où *La Flouve* était un livre phare.² À cette occasion, je lisais aussi le roman d'Élise Turcotte intitulé *L'Île de la Mer-ci*.³ Avec ma compagne Louise, nous nous sommes promenés dans le Vieux-Bordeaux pour repérer les lieux. Nous avons vu la maison dont il est question dans *La Flouve* ainsi que les lieux qui servent d'ancrages territoriaux au roman d'Élise Turcotte. Sur quelques rues à peine, ces deux livres semblent s'entrecroiser sans autres référents. Vraiment?

Sans chercher un sens à cet entrecroisement littéraire, je me

demande s'il compense un peu la quasi-disparition de la localité de Bordeaux sur le bord de la rivière des Prairies. Le nom demeure, mais désapproprié, sans véritables délimitations sur le territoire, autre qu'une prison.⁴ Dans ce contexte, les racines littéraires d'une localité sont-elles ce qui atteste de relations et d'histoires, quand les lieux et les gens disparaissent? Un patrimoine immatériel demeure-t-il quand le patrimoine matériel est dissous? Selon quelle logique, à quel moment et avec quels effets la fracture moderne survient-elle pour trancher dans un mode d'habitation, pour séparer le passé du présent?

Dans des textes publiés à la Société d'histoire (SHAC) et dans *L'Action nationale*, j'ai traité de la maison comme ancrage et institution, à la fois plus ou moins propriété et petite société fragile.⁵ Mon objectif, dans cet exercice de recension, est de révéler une autre dimension de la maison, un autre niveau du système relationnel dans lequel nous sommes insérés en habitant quelque part. Dans ce livre inclassable, ni roman, ni histoire, rédigé par une véritable représentante des Lumières,⁶ l'auteure de *La Flouve* propose de faire exister une maison, de la faire parler. Elle fouille les archives, examine la maison en tant que bâti, parle à des voisins de longue date et accompagne sa reconstruction.

Sa démarche est double, analogue à une archéologie qui ferait parler des os, des outils et des pierres pour construire le passé et à une généalogie qui ne serait pas celle d'un sujet, mais d'une maison. Les premières parties du livre (*La côte-de-misère 1811* et *Passages*) donnent à lire l'histoire de la maison et des gens qui l'ont habitée. Deux figures ressortent, celle de l'homme qui l'a bâtie au début du 19^e siècle, Pierre Gagnon, et celle de la femme qui l'a tenue au 20^e siècle, Marie-Louise Lorrain. Au fil d'héritages compliqués et inégaux, la maison passe d'une génération à une autre. Un inventaire illustre de quoi une maison est faite : des humains, des animaux, des meubles, des outils.

Le point focal de l'auteure est l'habitabilité de cette construction. Il ne s'agit pas seulement de faire une généalogie de propriétaires successifs, mais de replacer la maison dans son contexte. L'église de la Visitation au Sault-au-Récollet est un point de référence continu de même que la position de la maison dans la localité qui change en prenant de l'expansion, alors que la rivière sert de nouvelles fins économiques. Le développe-

1 *La Flouve : le parfum de Balzac*, écrit en collaboration avec Pierre Thibault, est publié aux Éditions Hurtubise HMH en 2006, avec photos et bibliographie

2 Voir le Bulletin n° 13 de la SHAC, paru en mai 2023

3 Publié à la Bibliothèque québécoise en 2001.

4 Établissement de détention pénitentiaire provincial construit entre 1908 et 1912.

5 Dans cette perspective, la maison est le lieu de cohabitation humaine. Elle peut prendre plusieurs formes. On y fait référence en parlant d'un toit ou d'un chez soi.

6 Mouvement intellectuel d'où émerge la modernité, où la raison remplace la religion. Habituellement référé à des auteurs allemands, écossais ou français du 18^e siècle, ce mouvement de pensée peut tout à fait être saisi chez des contemporains. La pensée des Lumières refuse l'autorité d'un prêtre, d'un fonctionnaire ou d'un chef. Le texte du philosophe Emmanuel Kant (1724-1804) *Qu'est-ce que les Lumières?* et celui de Michel Foucault (1926-1984) portant le même titre peuvent être consultés.



Lise Bissonette, mars 2021. Portrait par Maxkimbo. Utilisation sous licence Creative Commons CC-BY-SA-4.0

ment de Montréal, les aspirations de l'élite locale et la transformation des infrastructures logistiques (chemin de fer, tramway, téléphone, barrage) sont des réalités dont l'auteure traite, tout comme le coût du capital et les détenteurs de ce capital.

La troisième partie de l'ouvrage s'intitule *La maison entêtée*. À divers moments depuis le début du livre, l'auteure et son compagnon s'immiscent jusqu'à ce qu'ils deviennent les nouveaux propriétaires de la « maison bleue », de la « maison de Marie-Louise ». Avant d'hériter de cette histoire en achetant la maison, l'auteure fait part de la transformation radicale que, dans les années 1950-1960, des promoteurs de modernisation font subir à la localité pour lui donner l'aspect qu'elle a aujourd'hui. Au cours des décennies qui suivent, la petite maison, à peine transformée depuis sa construction, acquiert le statut de « vestige affectonné » sans pour autant devenir « patrimo-

niale ».

La « bibliothèque a décidé pour nous » écrit-elle à propos de la reconstruction de la maison. La recherche d'un « lieu de vie » et d'un « atelier d'écriture », adossés à l'ancien bâti, faisait partie du travail collectif consistant à faire de cet « abri temporaire », initialement construit par des « hommes plutôt malhabiles », une maison pour vivre un bien-être. Lise Bissonette et son compagnon Godefroy-M. Cardinal (1936-2022) lui donnent le nom de « La Flouve », nom québécois du foin d'odeur, graminée qui pousse « sans prétention, folle au vent mais résistante ». On ressort de la lecture des premiers chapitres avec un sens de ce qui persiste, de ce qui persévère dans le temps et dans l'espace.⁷

Le quatrième chapitre intitulé *Rencontre* est rédigé par l'architecte Pierre Thibault qui relate sa relation avec Lise Bisson-

7 Le philosophe Baruch Spinoza (1632-1677), initiateur de la modernité avec René Descartes (1596-1650), propose le concept *conatus* pour désigner l'héritage hérité par le sujet humain qui s'efforce, persévère en l'être au monde, conduit l'existence et se perpétue. On peut consulter le livre de Jonathan I. Israël, *Les Lumières radicales : La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)* paru en 2006 aux Éditions Amsterdam.

nette et Godefroy-M. Cardinal, nouveaux propriétaires de la maison, et fait part de sa perspective sur le projet de transformer cette maison. Il entend « laisser vivre l'ancienne maison tout en offrant des lieux lumineux de vie ». Il énonce qu'« une maison est un projet complexe », peu importe ses dimensions. Il est question de genèse et de naissance ainsi que de prendre soin de l'ancien bâti. La bibliothèque (les livres qu'elle contient) est au centre de la nouvelle architecture. À propos de cette maison, l'architecte évoque la préservation de l'intimité et « le voyage intérieur ».

Construire est le titre du cinquième chapitre où l'auteure reprend le récit en passant du « dérangement » de la reconstruction proprement dite à l'installation paisible dans la nouvelle demeure, comme un apprentissage de l'habitabilité de ce lieu. C'est comme si on passait d'un passé récent à un proche avenir, la définition même du contemporain. En plus de la (re) construction de la maison, elle raconte la construction de ce livre à commencer par les recherches en archives. La part symbolique de cette habitabilité a deux versants : le « rapaillage »⁸ d'histoires de ce lieu et de gens qui l'ont habité, et la part faite aux livres écrits et à écrire que contient la bibliothèque installée dans la maison.

La dernière partie du livre s'intitule *L'odeur des mots* et renvoie à l'autre titre du livre, *Le parfum de Balzac*, une fiction produite dans « l'atelier d'écriture » de la nouvelle maison. Une telle désignation du lieu d'écriture fait penser à l'artisan qui façonne son objet avec soin dans un lieu où elle peut disposer de ses outils. L'anecdote racontée met en scène la bibliothèque d'un médecin. Pendant la nuit qui suit le rendez-vous d'une femme chez un médecin en soirée, deux auteurs, Honoré de Balzac (1799-1850) et Théodore de Banville (1823-1891), dont les livres sont dans la bibliothèque du cabinet, commentent cette rencontre. Le récit met en scène et réinvente la petite maison et les gens qui l'ont habitée.

De quoi serait faite l'habitabilité symbolique d'une maison? De dimensions qui ne sont ni l'ancrage que constitue le bâti, ni l'institution qui renvoie à la cohabitation de gens dans un même lieu, dans un espace commun. La part symbolique ne serait ni un ajout, ni un complément à ces deux dimensions, mais ce qui caractérise le lieu. Dans le cas présent, ce ne seraient pas les livres

en tant que tels, mais leur organisation, qui fait bibliothèque, qu'un sujet de langage habite autant qu'il en est habité, surtout quand ses branchements⁹ sont explicites, comme ici avec les romans de la *Comédie humaine* de Balzac, et avec les lettres de George Sand (1804-1876), dont il est question dans *Des lettres et des saisons*.¹⁰

Une bibliothèque est une ressource symbolique qu'un sujet construit par la lecture (et l'écriture). Ce ne serait pas tant le nombre de livres qui importe, mais le travail consacré aux ouvrages et le rapport entretenu avec la matière écrite. On y trouve des branchements culturels et des fragments patrimoniaux. Certains auteurs valent plus que d'autres. Ceci tient à la place qu'ils prennent dans la forge de la pensée personnelle, dans la construction d'une raison collective, commune. Puiser au patrimoine immatériel de sa société peut avoir ses limites; se brancher sur celui de sociétés autres (comme ici la France) peut compenser un vide historique ou archivistique.

La maison n'est pas qu'une affaire de bâti: du social et du symbolique sont impliqués. Cela fait fort longtemps qu'*homo sapiens* a de telles préoccupations pour sa maison. Se construire un abri fait partie de l'héritage qu'il reçoit, avec la maîtrise du feu et la fabrication d'outils. Déjà à Çatal Hüyük, une des premières villes humaines en Anatolie, voici 7 000-8 000 ans, on constate que la maison familiale n'est pas qu'un lieu de résidence ou de logement. On y travaille, tout comme on y mange et on y dort à plusieurs. On enterre les morts sous le plancher, on entre par le toit et on sculpte les murs avec des figures animales et des figures abstraites.¹¹ Le souci humain pour l'habitabilité ne peut être réduit à un toit. Des relations de cohabitation et de symbolisation entrent en jeu. Nous y engageons notre humanité.

L'autonomie générationnelle

Préoccupée par l'art, l'éducation, le présent et la société au Québec, Lise Bissonnette a fait un immense travail sur Maurice Sand¹² (1823-1889). La thèse de Lise Bissonnette¹³ fait de l'œuvre de ce dernier un branchement, le substitut d'un patrimoine où puiser. Alors que Maurice Sand tend à disparaître sous la figure du « fils à maman » de l'immense écrivaine française George Sand, Lise Bissonnette part à la recherche du positionnement

8 Terme utilisé par Lionel Groulx (1878-1967) et par Gaston Miron (1928-1996). Mot québécois qui renvoie au verbe rapailler, à la fois ramasser et assembler.

9 Concept de l'anthropologue Jean-Loup Amselle pour désigner une connexion qui rend possible le transfert culturel d'une société à une autre. On peut se servir du terme débranchement pour signaler la rupture d'une telle connexion.

10 Publié en 2001 aux Éditions Trois-Pistoles.

11 Ian HODDER, 2006, *The Leopard's Tale. Revealing the Mysteries of Çatalhöyük*, Thames & Hudson

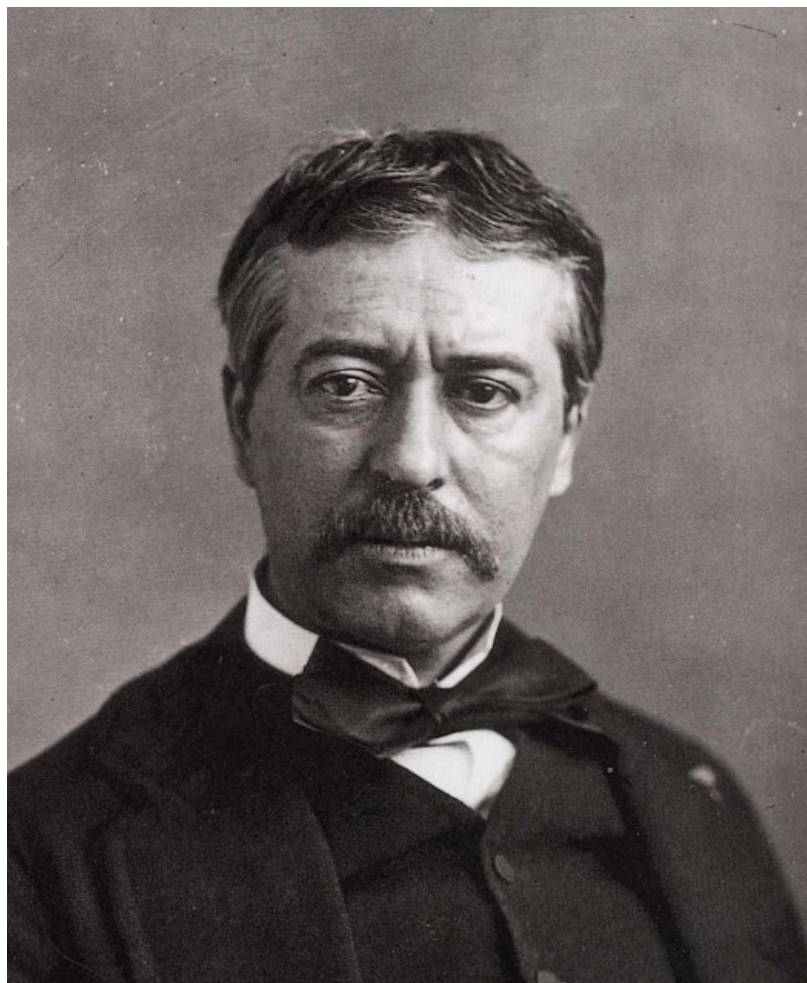
12 Écrivain, entomologiste et illustrateur français, fils de l'écrivaine Aurore Dupin, dite George Sand. Son nom est Maurice Dudevant. Or, il adopte le nom de plume de sa mère. Il a voyagé entre autres lieux, au Québec et a laissé un livre portant sur ses observations.

13 Thèse qu'elle a soutenue pour l'obtention d'un Doctorat en littérature.

personnel de l'artiste¹⁴. Elle découvre, non pas tant un auteur mineur, mais un sujet qui s'est auto-positionné dans un champ¹⁵ peu défriché, transversal, critique, à la fois scientifique, artistique et sans position politique avérée, à distance de la position de sa mère qui, elle, est politique et littéraire.

L'autonomisation peut prendre différentes formes, avec ou sans rupture entre les générations. La filiation et la maison n'ont pas à constituer des enfermements qui préservent l'ordre symbolique antécédent. L'hybridation, le protéiforme et le multiplexe dans les processus de création et d'invention seraient praticables pour le sujet aux prises avec un passé et une parenté qui se referment sur lui. Quelle leçon Bissonnette tire de l'œuvre de Maurice Sand, artiste et scientifique? Le sujet peut se mouvoir dans des jeux d'art et de langage, et trouver une voie de sortie à proximité et à distance de ses parents. Il est possible de construire sa maison, de constituer une bibliothèque à soi, de créer une œuvre originale.

Au moment de terminer cet article, je croise la nouvelle que Lise Bissonnette vient d'éditer aux Presses de l'Université de Montréal un roman de Maurice Sand intitulé *Palabran*. Roman inédit qu'on croyait perdu et qu'elle a trouvé dans un fonds d'archives aux États-Unis, ce récit de contestation du monde dans lequel on est né et d'aventures à travers le monde marque radicalement la rupture entre le fils et la mère. La contre-attitude du fils est manifeste dans un genre littéraire qui a fait la fortune de la mère. Le roman du fils expose un « dégoût de l'humanité » sans commune mesure avec les aspirations de la mère. Ce roman préfigure-t-il un mode littéraire à la fois mimétique et cynique? Possible. Il n'en demeure pas moins l'indice d'une sortie d'enfermement.



Maurice Sand photographié par Nadar dans les années 1880
Cette œuvre photographique est dans le domaine public.

14 Lise BISSONNETTE, 2016, *Maurice Sand, Une œuvre et son brisant au 19^e siècle*, Presses de l'Université de Montréal.

15 Le sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002) conceptualise le « champ » en tant qu'espace social traversé par des luttes où la recherche sociologique peut positionner des écrivains, par exemple dans le champ littéraire, et dégager les « règles de l'art » qui prévalent à différentes périodes de l'histoire.

De l'Abord-à-Plouffe à Cartierville sans traverser la rivière

Jacques Lebleu

Certains lieux sont naturellement circonscrits. Il est facile, par exemple, de cerner le contour de l'île de Montréal. D'autres lieux, exempts de frontières naturelles, peuvent être plus difficiles à situer précisément. Quiconque ayant visité un logement à louer dans le Plateau « adjacent » a été en mesure de constater une certaine élasticité de la conception des contours de ce quartier en fonction des intérêts de chacun.

L'abord-à-Plouffe à ses premiers jours

Dans le cas qui nous occupe ici, c'est le temps qui amène des changements successifs de dénominations, qui brouille notre mémoire de l'Abord-à-Plouffe. On a aussi écrit Abord-à-Plouff ou Bord-à-Plouffe au fil des années. Les amateurs d'histoire connaissent bien l'origine de ce nom qui ne réfère guère plus aujourd'hui qu'à un quartier résidentiel de Laval. Dès 1801, François Plouffe opère un bac pour faire traverser la rivière des Prairies, à son point le plus étroit, entre sa propriété sur l'île Jésus et celle d'un dénommé Deslauriers sur le rivage de l'île de Montréal. François Plouffe est un des nombreux descendants d'une famille pionnière de la paroisse de Saint-Martin.

Quelques années après le début des opérations, la grande époque des cageux commence. Il reste déjà très peu de grands arbres dans la vallée de Montréal. Il faut aller chercher les géants aux grands troncs et le bois nécessaires aux chantiers navals britanniques bien en amont de l'île, dans les forêts des affluents de la rivière des Outaouais. Ces voyageurs doivent rassembler le bois en « cages » qu'ils font flotter depuis Gatineau en suivant le courant en eaux libres. Ils doivent cependant défaire ces cages pour franchir les passages étroits où se trouvent les rapides. Ceux du Gros-Sault, en aval de la traverse, sont parmi les plus importants. Une fois les cages rassemblées, les hommes poursuivent leur route sur leur cargaison flottante jusqu'à Québec. Elle y sera chargée sur des navires à destination de la Grande-Bretagne.

Il y a, à certains moments de l'année, tellement de bois devant chez François Plouffe qu'il se forme un véritable pont

reliant les deux rives. Le secteur est donc rapidement connu comme l'Abord-à-Plouffe des deux côtés de la rivière. Ce qui deviendra Cartierville n'est encore qu'un hameau qui ne prendra officiellement ce nom qu'en 1906.

Plusieurs indications nous confirment que les rives de l'île de Montréal dans la Paroisse de Saint-Laurent sont connues sous le nom d'Abord-à-Plouffe pendant plus de 70 ans.

- Dès 1829, Pascal Parsillier Lachapelle¹ et François Kenneville annoncent dans un avis public (*fig. 1*) que « les soussignés s'adresseront à la Législature Provinciale dans sa prochaine session, pour en obtenir le privilège d'établir une TRAVERSE avec deux ou plusieurs HORSE-BOATS (BATEAUX MENÉS PAR DES CHEVAUX) sur la rivière des Prairies, entre l'Isle de Montréal et l'Isle Jésus et vice-versa, à cette partie de la dite isle de Montréal, dans la Paroisse de Saint Laurent communément appelée l'Abord-à-Plouff, et à cette partie de la dite isle Jésus qui en est vis-à-vis. »
- Dans un avis aux entrepreneurs², le Bureau des commissaires de Montréal annonce le 1^{er} août 1831 que les commissaires nommés pour « Améliorer le Chemin de la Côte-des-Neiges, dans la Paroisse de St.-Laurent, jusqu'au Chemin de front près de l'Abord-à-Plouf - donnent avis public qu'ils recevront jusqu'au 22 de ce mois, en leur Bureau rue Bonsecours, No. 3, des propositions par écrit pour la confection de ces travaux. »
- En 1841, le bureau des commissaires du Montreal Turnpike Trust annonce l'ouverture de soumissions pour la fourniture de pierres concassées de bonne qualité passant à travers un tamis à ouvertures de deux pouces de diamètre pour six routes dont le chemin de l'Abord à Plouffe³.
- Encore en 1860, N. M. Lecavalier, N. P. annonce « Un beau lot de terre situé à L'Abord-à-Plouffe en la paroisse de St-Laurent, de la costenance de dix-septs arpents en superficie, borné en front par le chemin qui conduit au Pont Lachapelle, d'un côté, par André Bar, de l'autre côté par les représentants de feu P. Lachapelle et derrière par le rivière des Prairies (...) »
- Nous avançons dans le 19^e siècle lorsque paraît en 1880 l'annonce de la vente par encan par John J. Arnton d'un hôtel en pierre à l'Abord-à-Plouffe

1 La graphie généralement adoptée aujourd'hui est Paschal Persillier dit Lachapelle. Nous reproduisons ici ce qui est inscrit sur l'avis publié le 19 novembre 1829, dans *La Minerve*, Montréal, page 4.

2 *La Minerve*, Montréal, 11 août 1838, page 3. Consulté en ligne à la BANQ Numérique.

3 *The Gazette*, Montréal, 29 octobre 1841, page 2. Consulté en ligne à Newspapers.com.

AVIS.—Les Soussignés s'adresseront à la Législature Provinciale dans sa prochaine Session, pour en obtenir le privilège d'établir une **TRAVERSE** avec deux ou plusieurs **HORSE-BOATS**, (BATEAUX MENÉS PAR DES CHEVAUX) sur la Rivières des Prairies, entre l'Isle de Montréal et l'Isle Jésus et *vice-versa*, à cette partie de la dite isle de Montréal, dans la Paroisse de Saint Laurent, communément appelée l'Abord-à-Plouffe, et à cette partie de la dite isle Jésus qui en est vis-à-vis :—

Ils suppliront la Législature de leur accorder le dit privilège exclusivement pour l'étendue de dix arpens au dessus, et dix arpens au dessous de l'embarquement de chaque côté de la dite Rivière des Prairies aux lieux susdits.

Ils demanderont pour droits de Traverser les sommes suivantes :

Pour chaque Carosse ou autre voiture à quatre roues, chargé ou non chargé, avec un cocher et quatre personnes, ou moins, tiré par deux chevaux ou autre bêtes, dix deniers.

Pour chaque Chariot ou autre voiture à quatre roues, huit deniers.

Pour chaque Chaise, Calèche, Cabriolet à deux roues, Carriole ou autre voiture semblable, avec cocher et deux personnes, ou moins, tiré par deux chevaux ou autres bêtes, cinq deniers. Et tiré par un cheval ou autre bête, quatre deniers. Et trois deniers seulement si la voiture est chargée de bois de chauffage pour le marché de Montréal.

Pour chaque Personne à pied, un denier.

Pour chaque Cheval, Jument, Mule ou autre bête semblable, deux deniers.

Pour chaque Personne à cheval, trois deniers.

Pour chaque Taureau, Bœuf, Vache et autres bête à corne de quelque espèce qu'elle soit, un denier et demi.

Pour chaque Cochon, Chèvre, Mouton, Veau ou Agneau, un demi denier.

PASCAL PARSILLIER LACHAPELLE,
FRANÇOIS KENNEVILLE.
Montréal, 2 Nov. 1829.—DM.

Fig. 1

VENTE PAR ENCAN.

PAR JOHN J. ARNTON.

UN HOTEL EN PIERRE A
l'Abord-à-Plouffe, paroisse Saint-Laurent, en même temps qu'un arpent de terre avec écuries, hangars, érigés dessus, seront vendus à l'encan, à mes hautes de ventes, 91 rue Saint Jacques.

VENDREDI, 8 OCTOBRE, A 10 HEURES

Cet hôtel est en pierre de taille, à deux étages, et connu autrefois sous le nom de hôtel Robinson et maintenant sous celui de Jariey.

JOHN J. ARNTON,
Encanteur.

Fig. 2

(fig. 2), paroisse Saint-Laurent. « Cet hôtel est en pierre de taille, à deux étages, et connu autrefois sous le nom de hôtel Robinson et maintenant sous celui de Jariey. »⁴

- C'est donc en suivant un usage bien établi, mais avec une maîtrise du français limitée qu'Henry W. Hopkins situe « L'Aberd à Plouffe » dans la paroisse de Saint-Laurent, près du pont Lachapelle, dans son *Atlas of the City and Island of Montreal de 1879 including the counties of Jacques Cartier and Hochelaga*, un document d'importance majeure pour la cartographie de Montréal.
- En 1881 nous voyons la trace d'une transaction intrigante dans *The Gazette* « Louis M. Bougie, Bord a Plouffe, par St. Laurent, tavern, transfer from Antoine Jarry. »⁵

Se pourrait-il qu'il soit question dans cette dernière annonce de l'aubergiste qui tient déjà un établissement au lieu-dit *Bougie's Corner*, à l'autre extrémité de la paroisse de St-Laurent, à l'endroit où apparaîtra en 1911 la paroisse de St-Alphonse d'Youville? Qu'Antoine Jarry soit le M. Jariey mentionné dans l'annonce précédente? Que la taverne soit en fait celle de Richard Robertson qui détenait déjà en 1862 une licence d'aubergiste tavernier? Voilà des questions qui mériteraient une étude plus approfondie.

Cartierville

Georges-Étienne Cartier, homme politique né en 1814 et mort le 20 mai 1873, aura un temps été du côté des patriotes. Il deviendra ensuite un puissant avocat et le conseiller juridique pour le Canada-Est de la compagnie ferroviaire du Grand Tronc, puis un des Pères de la confédération canadienne aux côtés de John A. Macdonald. La paroisse de Saint-Laurent est politiquement un terreau conservateur qui de surcroît subit une influence de riches anglophones. C'est donc un endroit intéressant pour honorer un politicien canadien-français partisan du Dominion. Dès 1883⁶, on retrouve dans le *Guide postal du Canada* un dénommé Lagacé, responsable du bureau de poste de Cartierville.

En 1885, il est fait mention de la construction d'une nouvelle école pour Cartierville sans que sa localisation exacte ne soit précisée. En 1890, *L'enseignement primaire : journal d'éducation et d'instruction*, annonce la création de la municipalité scolaire de Cartierville « qui comprendra toute cette partie de la paroisse Saint-Laurent, renfermant les terres connues et désignées sous les numéros suivants, aux plans officiel du livre de renvoi pour la dite paroisse; les lots Nos.1 et 2, du lot No. 4 au lot No. 10 inclusivement, du lot No. 13 au lot No. 18 inclusivement, partie nord-ouest du lot No. 19 appartenant à Hormidas Lagacé, du lot No. 20 au lot No. 41 inclusivement, du lot No. 44 au lot No. 70 inclusivement, les lots Nos. 74, 75, 76, 80 et 86, et

4 *La Minerve*, Montréal, 2 octobre 1880, page 3. Consulté en ligne à la BANQ Numérique.

5 *The Gazette*, Montréal, 20 janvier 1881. Consulté en ligne à la BANQ Numérique.

6 *Canada official postal guide*, Octobre 1883, page 164. Consulté en ligne à Bibliothèque et Archives Canada.

toute la partie nord-ouest des lots Nos. 73, 77, 78 et 82: bornée au sud-est par une ligne droite partant de l'angle sud-est du lot No. 70, et se terminant au milieu de la limite entre les lots Nos. 82 à 83, et bornée comme suit, savoir : vers le nord-ouest par la rivière des Prairies, vers le nord-est **il** par les terres de la paroisse du Sault-au-Récollet, vers le sud-est par la municipalité scolaire du Village Saint-Laurent ci-après décrite, et vers le sud-ouest par la municipalité scolaire du bas de la Côte Saint Louis. »

Il serait intéressant de vérifier comment les limites que prendra la municipalité de Cartierville à sa fondation en 1906 diffèrent de celles de la commission scolaire de 1890

Le *Plan de l'Île de Montréal* dessiné en 1890 par H. Malingre, ingénieur civil, reprend cependant encore la désignation Abord à Plouffe pour le secteur au pied du pont.

En mars 1894, dans *Montreal Island and vicinity*, Charles E. Goad situe cependant pour sa part l'Abord-à-Plouffe au nord de la rivière sans faire mention de Cartierville.

L'arrivée du tramway à la station Cartierville en 1895 vient cependant ancrer l'usage populaire de cette dénomination dans les esprits.

La municipalité du village de L'Abord-à-Plouffe,

De l'autre côté de la rivière, l'utilisation du toponyme L'Abord-à-Plouffe se consolide. La municipalité du village

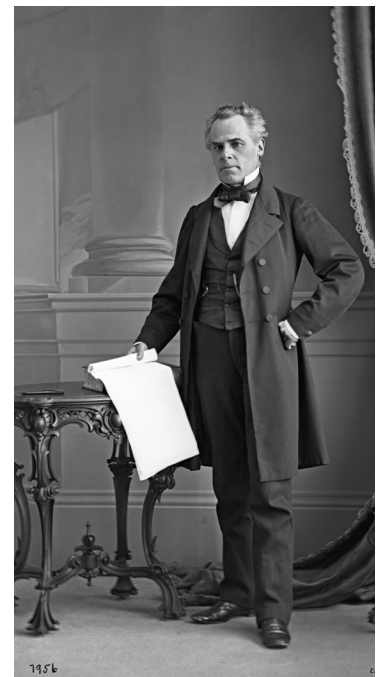
de L'Abord-à-Plouffe est créée le 26 novembre 1915, en vertu d'une proclamation du lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Le village s'est détaché du territoire de la municipalité de la paroisse de Saint-Martin. Il prendra en 1947 le statut de ville. Elle sera fusionnée en 1961 avec la cité de Saint-Martin et la ville de Renaud, pour former la cité de Chomedey. Ce fut une aventure de courte durée. Chomedey est à son tour incorporée le 6 août 1965 dans le territoire de la toute nouvelle Ville de Laval.

Un site photographique incorrectement identifié?

Il résulte de toutes ces transformations une certaine confusion historique qui peut contribuer à une méconnaissance de la géographie locale. C'est ainsi qu'une des plus anciennes photographies prise dans le nord de l'île de Montréal se voit erronément localisée à Laval. Cette magnifique photographie (*fig. 3*) du pont de l'Abord-à-Plouffe, réalisée en 1859 par Alexander Henderson, a en effet été prise depuis l'île de Montréal. En l'observant attentivement, on peut constater que les structures coniques au-devant des piliers, destinées à protéger le pont en écartant le courant, le bois et les glaces qui dérivent, sont à la gauche de la photo. Il faut être en sol montréalais pour obtenir cette perspective.



Fig. 4 Bord a' Plouff Bridge in 1859. Titre tiré de l'inscription manuscrite au verso de l'image. Halogénures d'argent sur papier monté sur papier. Procédé au papier salé. Photographe Alexander Henderson. Musée McCord Stewart, MP-0000.1828.40.77 Domaine public.



Hon. George Étienne Cartier, Montréal, QC, 1863
Photographie du Studio William Notman
Halogénures d'argent sur verre. Procédé au collodion humide. Musée McCord Stewart I-7956. Domaine public.



Les 12 participantes du projet *Broder ses racines* avec l'artiste Yaen Tijerina. De haut en bas et de gauche à droite : Louise H. Pratt, Diane Sauvé, Ghislaine Sauvé-Tong, Elisabeth Caissie, Angela Calle, Naila Morin, Sabine Daher, Danielle Daigle, Marie-Claude Parent, Diane Beaudry, Adriana García-Cruz, Yaen Tijerina. Photo © Déborah Disolokele - PAAL Partageons le Monde.

Broder ses racines

Danielle Daigle

Au printemps dernier, j'ai eu la chance de suivre une série d'ateliers échelonnée sur huit semaines où une dizaine de femmes de tous âges et de cultures différentes se sont réunies pour broder sur des photos anciennes d'Ahuntsic, du Sault-au-Récollet, du Nouveau-Bordeaux et de Cartierville. Pour moi, c'était une manière d'aller à la rencontre d'autres femmes et d'apprendre une nouvelle façon de broder.

Ces ateliers, j'avais vraiment envie d'y participer, et ils tombaient pile poil avec mon parcours des dernières années. Pour

moi, ils sont venus ancrer de façon artistique une transition amorcée dans ma vie il y a quelques années. Celle de comprendre ma propre histoire familiale ainsi que celle du quartier où j'ai vécu les plus grandes étapes de ma vie. J'y ai étudié, j'y ai élevé mes enfants, j'y ai travaillé et je m'y suis impliquée, à ma façon, dans la communauté. « Pour savoir où on va, il faut savoir d'où l'on vient ».

J'ai entendu parler des ateliers « Broder ses racines » pour la première fois lors d'une activité du CANA¹ au mois de mars 2023. Il s'agissait d'une activité où l'on pouvait emprunter un livre humain, à la manière d'une bibliothèque vivante. Pendant près d'une vingtaine de minutes, cinq femmes, chacune leur tour, nous ont expliqué leur parcours migratoire et quelques bribes de leur vie au Québec. Nous pouvions également leur poser des questions. Yaen Tijerina, notre animatrice est une artiste visuelle. Elle nous a montré des photos qu'elle avait brodées. Elle a terminé en disant qu'elle donnerait des ateliers de broderie sur photos anciennes à la maison du Pressoir à la suite

1 Carrefour d'aide aux nouveaux arrivants (CANA)



Des participantes au projet *Broder ses racines* avec l'archiviste Marie-Pierre Nault lors de la visite guidée aux Archives nationales à Montréal, 535, avenue Viger Est. Mme Nault est à l'avant-plan, au centre, Yaen Tijerina, au bout à la droite de la seconde rangée. Dans la troisième rangée nous retrouvons Danielle Daigle sur la gauche. Photo © PAAL - Partageons le Monde.

d'une entente entre la SHAC² et le PAAL³. J'ai tout de suite été interpellée par cette façon de raconter son histoire.

Je me suis donc retrouvée chaque mercredi en fin de journée à la maison du Pressoir pour broder avec d'autres femmes. Une petite marche sur l'Île de la Visitation juste avant les rencontres me permettait de profiter de ce site enchanteur. N'est-il pas agréable que les citoyens puissent avoir accès à la nature en pleine ville? Les ateliers permettaient de prendre un moment pour se recentrer et de profiter de l'instant présent. Je me voyais parfois rêvasser sur comment, à une certaine époque, les femmes se réunissaient pour broder probablement plus par nécessité que par plaisir ou par passe-temps comme aujourd'hui.

Au premier jour, Stéphane Tessier, un historien, est venu nous faire une présentation sur l'histoire de la maison du Pres-

soir au fil des années ainsi que sur le Site des Moulins. Durant ce même atelier, nous avons débuté notre premier projet qui consistait à fabriquer une carte postale avec un souhait pour le futur ainsi que notre prénom. Pour qu'un souhait se réalise, il faut le garder secret...

Lors du deuxième atelier, nous avons choisi les photos sur lesquelles nous allions broder pour l'exposition. Pour ma part, j'ai pigé au hasard une photo avec trois enfants en bas âge qui s'amusaient sur le bord de la rivière. Je l'ai gardé, car elle me faisait penser à mes petits enfants. Nous trouvions tous agréable de regarder d'anciennes photos et de découvrir des lieux de notre quartier où des gens avaient vécu. Dire qu'à une époque pas si lointaine, des champs de verdure couvraient une bonne majorité du nord de la ville. Pour la plupart des participantes,

2 Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville (SHAC)

3 Paix, amour, amitié, liberté - (PAAL - Partageons le Monde)



Danielle Daigle avec sa photo brodée lors du projet *Broder ses racines*. Site des Moulins du Sault. Photo © Yaen tijerina



Séance du projet *Broder ses racines* à la Maison du Pressoir. Printemps 2023. Photo © Andrea Calderón

c'était une autre façon de voir notre paysage et de mieux connaître l'histoire de notre quartier.

Au moment du troisième atelier, nous avons eu la chance de faire une visite guidée de l'ancien village du Sault-au-Récollet. Stéphane Tessier fut notre guide. Une visite qui a commencé sous la pluie, et qui s'est terminée avec le soleil à la plus ancienne église du territoire de l'île de Montréal, soit l'église de la Visitation. Une belle façon de voyager dans le temps et de découvrir de magnifiques maisons.

La quatrième semaine, nous avons eu droit à une visite des Archives nationales sur la rue Viger à Montréal. Pour ma part, c'était la première fois que j'y allais, et j'y ai découvert un endroit magnifique, celui de l'ancien bâtiment des HEC⁴ converti comme lieu pour faire de la recherche historique. Toutes ont été impressionnées par l'architecture et la visite guidée fut fort instructive. Sur place, nous avons eu la chance de voir d'autres photos de notre quartier ainsi que des archives personnelles d'une famille qui a immigré au siècle dernier. Ce fut un moment touchant, car les lettres de cette famille avaient toutes été conservées. Cela amenait un regard différent et doux afin de comprendre l'immigration vécue à cette époque.

La semaine suivante, nous nous sommes retrouvées pour le dernier atelier de broderie, nos derniers moments à passer ensemble avant le vernissage. Chacune étaient bien contente de son expérience, et surtout heureuse de s'être retrouvée chaque semaine afin de partager un moment ensemble. Yaen avait prévu une séance photo individuelle avec notre œuvre au courant de la semaine suivante afin d'échanger un instant, et de recueillir notre témoignage sur notre participation. Nous devions choisir un lieu historique qui avait une signification pour

nous. Pour ma part, j'ai choisi les ruines de l'ancien moulin, un endroit que je trouve magnifique, et dont le paysage se réinvente à chacune des saisons. Un lieu qui, si les murs pouvaient parler, nous raconterait certainement des histoires qui se sont perdues avec le temps.

Au mois de juin avait finalement lieu l'exposition de nos photos brodées. Un court texte qui décrivait notre expérience était joint à notre œuvre. Quand je suis arrivée dans la salle d'exposition, j'ai été saisie d'une grande émotion et je ne fut pas la seule. Yaen avait fait un travail remarquable afin de mettre nos œuvres en valeur. Ce fut une très belle soirée, et nous avons décidé de nous retrouver une dernière fois afin d'échanger sur notre expérience. En guise de souvenir, une photo de nous en noir et blanc, prise par Yaen, nous a été remise.

Les ateliers « broder ses racines » m'ont permis, une fois de plus, de rencontrer des femmes avec une histoire unique. La broderie nous a réunies pendant quelques semaines et j'en garde un très joli souvenir. C'est à travers les autres qu'on apprend à se connaître. Plus que jamais, je me sens enracinée dans ce quartier que j'aime d'un amour sincère. J'y suis arrivée à onze ans avec quelques inquiétudes, mais déterminée à le découvrir à ce moment-là. J'y habite depuis 1977, et c'est désormais la quatrième génération qui habite à l'adresse où j'ai grandi et élevé mes enfants. Les dernières années m'ont permis de redécouvrir mon quartier sous différents aspects, la retraite me donnant plus de temps libre. Avec le recul, la petite fille en moi ne regrette pas le choix de mes parents de s'y être installé, car aujourd'hui je m'y sens enracinée plus que jamais.

Fragments patrimoniaux

Commentaire sur les ruptures intergénérationnelles

André Campeau
Anthropologue

*J'ai remis en cause mon héritage sous l'impression
qu'il me mystifiait; je ne l'ai pas accepté, je ne l'ai
pas non plus refusé. C'était assez offensant pour
ceux qui me l'avaient légué.*

Jacques Ferron, *Escarmouches littéraires*

Les relations entre générations sont marquées par des testaments ou des donations qui orientent l'héritier, et par des offices¹ qui l'encadrent. Les ruptures intergénérationnelles peuvent être le fait d'un nouveau régime qui discrédite un bien, un métier ou un nom, de parents qui interrompent une transmission par un secret ou détournent leurs enfants d'une succession, ou encore d'enfants qui refusent l'héritage et s'en distancent.²

Des offices en contradiction

Mon père, Paul-Émile Campeau, est décédé en 2004. Son frère aîné, Marcel, en 1994. Tous deux, leurs conjointes et leurs familles ont habité Ahuntsic. Certains de leurs enfants s'y sont installés, d'autres sont partis. Avant de revenir m'établir dans le quartier de mon enfance, j'ai consacré du temps à l'héritage de mon père (le patrimoine), non pour renouer avec la tradition, mais pour comprendre d'où je venais, faire sens de ma filiation.

Par testament, mon père léguait à ma mère, Marie Zanella,³

ses avoirs, qui étaient, en fait, leurs avoirs puisqu'ils ont été acquis selon une division sexuelle du travail qui les assignait lui au salariat, elle à la maison. Sans donner les détails, ce patrimoine équivalait à un héritage de classe moyenne dans la deuxième moitié du 20^e siècle. Une répartition égalitaire du patrimoine entre les quatre enfants était prévue après le décès de la mère.

Pour administrer puis transmettre les biens de son père Eugène à ses frères et sœurs, mon père a été fiduciaire vers la fin de la vie de son père, puis liquidateur⁴ après son décès. Il n'a pas succédé dans ces deux offices, mais les a repris par délégation de son frère aîné, qui aurait dû assumer la charge. Après le décès d'Eugène (1987), suivant ses instructions testamentaires, Paul-Émile a divisé en parts égales les actions de compagnie de son père.

Eugène a vécu près de la moitié de sa vie dans Ahuntsic (sur la rue Sacré-Cœur près de Fleury, puis sur le boulevard des Ormes⁵ à l'angle de Sauriol) avec sa conjointe Irène Hébert et leurs neuf enfants. Né sur une terre derrière Vaudreuil, il a travaillé presque toute sa vie pour la compagnie de téléphone où ses fils l'ont rejoint. Pendant plusieurs années son frère Emmanuel et sa famille ont été leurs voisins sur Sacré-Cœur.

L'héritage d'Eugène a été transmis entre générations. Parmi les enfants,⁶ certains étaient familiers avec la propriété mobilière, d'autres pas du tout. Cet héritage a été signifiant pour les fils qui avaient une certaine habitude de la bourse et des actions, mais pas pour les filles. L'héritage en apparence égal ne l'était pas à cause d'une éducation différentielle relative au bien transmis. Les fils héritaient, les filles aussi, mais dans une moindre mesure.

Paul-Émile m'a assigné à la position de fiduciaire sur le bien que ma mère administrait et devait léguer à ses enfants. Je succédais dans l'office de fiduciaire (avec ma sœur Diane, comptable) sans me rendre compte que cet office de protection du bien pouvait entrer en contradiction avec celui de procureur, assurant la protection de la mère dans un contexte où le coût du logement et des soins subit une augmentation sans précédent.

Prendre soin déplace complètement les considérations patrimoniales. Au collège où j'ai étudié, la procure administrait le bien pour soutenir le collège, pas en vue de constituer un patrimoine. Le processus de procuration dont il est question ici va

1 Position sociale et charge publique instituée dans le régime, telle que fiduciaire, liquidateur, procureur.

2 Je suis redevable à Yvan Simonis, anthropologue et psychanalyste, pour son séminaire sur la transmission des biens et la postmodernité à l'Université Laval en 1996. En anthropologie, les recherches portant sur la transmission s'inscrivent dans les études sur les relations de parenté et les relations de propriété.

3 Son prénom à la naissance était Maria. Il a été francisé au cours de sa vie. Son nom de famille est Campeau à partir de 1950, année de son mariage. Puis, par la médiation de divers documents gouvernementaux et actes notariés, elle reprend le nom Zanella au cours du 21^e siècle, sans complètement délaisser Campeau.

4 Terme légal pour désigner l'exécuteur testamentaire.

5 Aujourd'hui, avenue Christophe-Colomb.

6 Ils étaient neuf enfants, dont sept nés dans Ahuntsic.

dans le même sens. Il s'inscrit dans une fonction de protection d'une personne face à des tiers, pas seulement de représentation.

Transformation du patrimoine

Celui qui s'approprie un héritage en dispose. En tant que propriétaire, dans la mesure des règles et relations de propriété admises sous le régime, il peut refaire ou défaire ce dont il hérite. La prise en charge du fiduciaire est différente. Il transfère l'héritage de la génération qui précède à la génération suivante; il en est un gardien, un dépositaire; il en assure la conservation, selon les meilleures conditions possibles.

La notion d'héritage est utilisée pour désigner le bien transmis entre générations et fait parfois l'objet d'un testament, parfois d'une donation. J'élargis cette conception pour inclure quelques autres choses transmissibles : un panneau rempli d'outils manuels, une généalogie de huit générations sur une page, les mémoires d'un grand-père. Les inclure dans l'héritage patrimonialise ces choses, élargit la notion d'héritage.

Commençons par des outils transmis par donation. J'ai refusé les outils rangés sur un panneau mural aménagé dans le garage de la maison. Ils ont été transmis au mari de la filleule (et jeune sœur) de mon père. Artisan amateur, il allait en faire bon usage dans son atelier au garage.⁷ Le refus d'héritage est fréquent lorsqu'il s'agit de dettes. Ici, ce n'était pas un cas de dettes.

Paul-Émile était un homme de peu de mots. Il a voulu que je choisisse au moins quelques outils, mais comprenait que ses outils n'étaient pas de mon ressort, que les outils de mon métier d'anthropologue relevaient d'un autre registre. Mon refus d'héritage marquait une rupture entre nos générations. Mon père a insisté pour que je prenne le petit coffret à outils du grand-père Eugène et la barre à clous forgée par le grand-oncle Emmanuel.

Le rituel de succession s'est tenu dans le garage, où mon père bricolait.⁸ Nous étions seuls. Son insistance sur ces deux objets signalait-elle une insistance sur quelque chose à perpétuer, une tradition cachée qu'il ne voulait pas voir s'éteindre, qu'il me demandait de retrouver? La barre à clous a soulevé des questions en m'interpellant sur le sens à donner à cet outil.

Perplexe, je suis reparti (on était en 1996) avec les objets dont je venais d'hériter. Encore aujourd'hui, j'utilise le coffret qui contient quelques outils pour la maison même si je ne bricole pas. J'ai rangé la barre à clous à la vue, accrochée à ma bibliothèque pour qu'elle continue à m'interpeller, comme s'il s'agissait d'un objet totémique dont il fallait retrouver le sens.

Mais où et comment?

Au fil des années qui ont suivi (1996-2001), j'ai cherché à comprendre le sens de l'outil forgé par mon grand-oncle, transmis à son frère, mon grand-père, puis de celui-ci à son fils, mon père, puis à moi. Comment apprendre plus sur la chose? En creusant autour de la généalogie reproduite sur une seule page, ce fragment du patrimoine familial produit par l'Institut Drouin en 1963 et transmis aux enfants et aux petits enfants d'Eugène.

Par généalogie, on entend la lignée de parents dont le sujet est issu, tout autant que le document sur lequel le nom des antécédents mariés est rapporté. Je ne vais pas entrer dans les découvertes que j'ai faites, mais simplement suggérer que le moindre document transmis entre deux générations peut faire l'objet de recherches, ouvrir sur des secrets, dévoiler des pans d'histoire oubliée, exposer une mémoire perdue.

En anthropologie, la généalogie est l'outil qui consiste à retracer les liens familiaux et les relations sociales du sujet (ego), dans les sociétés étudiées.⁹ Au Québec, la généalogie est habituellement représentée par une série de deux noms placés côte à côte indiquant le mariage, la date et la paroisse : la lignée est ainsi établie entre un ancêtre, le premier arrivé sur le territoire, et le sujet (ego), sans discontinuité apparente.

Si cette généalogie fait partie de l'héritage de mon père, c'est qu'il a convaincu ses frères de la faire produire, pour l'offrir à leurs parents à l'occasion d'un anniversaire de mariage. Jusque-là, la mémoire des parents établissait des liens sur à peu près trois générations.¹⁰ Comme dans d'autres sociétés vivant des bouleversements,¹¹ les frères Campeau se sont dotés de liens remontant à huit générations, avec un ancêtre du sud-ouest de la France.

L'exploration dans les archives (qui font partie du patrimoine national) a permis d'ouvrir ce document transmis en famille, et de réaliser une recherche. Alors qu'une généalogie donne toutes les apparences du lien continu dans le temps, l'histoire, sur la base de documents notariés, peut décoder des discontinuités entre les régimes coloniaux. J'ai transféré dans le domaine public des découvertes susceptibles de bénéficier à d'autres.¹²

J'ai cerné la transformation des régimes coloniaux dans le Haut-Saint-Laurent québécois, laquelle a introduit des discontinuités dans la transmission du nom, du métier et du bien : la colonisation française a installé un régime seigneurial issu du féodalisme, la colonisation britannique a ensuite modifié ce ré-

7 Jacques Leclerc, à Laval, conjoint de Huguette Campeau.

8 Au 10360, rue André-Jobin, où il a vécu de 1957 à 2004.

9 W.H.R. RIVERS, 1910, « The Genealogical Method of Anthropological Inquiry », *The Sociological Review* 3 (1-12).

10 Tel qu'attesté dans les mémoires d'Eugène et dans le travail du proto-sociologue Léon Gérin (1863-1951).

11 Tel qu'établi dans les recherches de l'anthropologue Richard F. Salisbury (1926-1989).

12 Cela a pris la forme d'une thèse en anthropologie, puis d'articles.

gime, puis l'a transformé en régime entrepreneurial, correspondant aux principes du libéralisme et au mode de production du capitalisme.

Un métier de la forge (taillandier,¹³ ferblantier, armurier) se serait transmis sur six générations, en dépit de l'exclusion de ces artisans vers l'arrière-pays de Vaudreuil entre 1800 et 1920.¹⁴ Cette lignée d'artisans-voyageurs, issue du régime seigneurial français à Montréal, disparaît sous le régime britannique (vers 1800). Elle intègre la construction du réseau téléphonique et revient à Montréal sous le régime entrepreneurial (vers 1920).

La rupture de tradition est-elle survenue entre mon grand-père et mon père? Je ne sais pas travailler ce matériau (le métal); la culture de la forge m'est étrangère; je ne pourrais pas la transmettre. La rupture entre générations est consommée entre mon père et moi, mais elle lui est antécédente. De tels métiers ne se transmettent plus de la même manière. Ont-ils perdu leur dimension patrimoniale pour autant?

Le patrimoine transmis n'est plus une terre ou des outils d'artisan, mais des obligations d'épargne et des actions de compagnie. Des métiers, surtout chez les artisans, ont disparu sous l'industrialisation. Elle a transformé le mode de fabrication des outils et des choses. Les repères culturels ne sont plus les mêmes non plus, l'école moderne transmettant d'autres savoirs que les traditionnels.

Patrimonialisation des mémoires

Eugène a produit nombre d'objets de ferblanterie (des jérômes dansants, des girouettes). Il n'en reste plus grand-chose.¹⁵ Ils ont pourtant été transmis à la génération suivante : neuf exemplaires, un pour chacun de ses enfants. Mais ils ne l'ont pas été par la suite. Il y a eu dispersion. La valeur de tels objets n'apparaît pas au moment de leur production ou de leur transmission. Demeure la mémoire, qui disparaît si des écrits ne la confortent pas.

Artefacts d'une culture matérielle passée

Les objets de ferblanterie décrits ici ont été produits dans le garage-atelier d'Eugène Campeau après qu'il ait pris sa retraite au début des années 1960.

Le *Jérôme* était accroché au bout d'une tige métallique d'une quarantaine de cm. Marionnette en métal mince, les articulations des épaules, coudes, hanches et genoux étaient mobiles. Le personnage était assemblé avec des rivets. Peint

sur le métal, il était en tenue de soirée classique et faisait approximativement 30 cm. En tenant la tige pour que les pieds de la marionnette touchent une planche de bois (de type bardeau) et en faisant vibrer la planche, le *Jérôme* giguait.

La *Girouette* avait deux fonctions. Une flèche surmontée d'un cheval, en métal mince mais rigide, pointait d'où le vent venait, alors que les points cardinaux étaient indiqués en croix, comme sur une girouette traditionnelle. Un autre mécanisme était fait de quatre coupes demi-sphériques montées sur une tige pour montrer (visuellement) la vélocité du vent. Elle était installée sur deux tuyaux, en haut d'un poteau de corde à linge, dans le fond d'une cour où les voisins proches pouvaient la voir.

Je me souviens aussi qu'il assemblait des croix avec échelle dans des bouteilles à petit goulot. Je me rappelle vaguement de son atelier à établi : les outils (non-électriques, manuels) étaient disposés sur un panneau mural, impeccablement rangés. Par contre, je n'ai pas souvenir de l'avoir vu à l'œuvre dans cet atelier.

J'ai dactylographié les mémoires manuscrites de mon grand-père.¹⁶ Ce document a permis de livrer des renseignements utiles sur l'histoire et la société locale dont je suis issu.¹⁷ Il est notable que, si je considère ce texte comme patrimonial, il n'est pas du goût de certains de mes cousins-cousines qui l'ont mis de côté. Leur refus d'héritage signale une segmentation de la lignée et une rupture.

Un autre document, de la même amplitude que le précédent (plus ou moins 80 pages), se trouvait dans les affaires de mon père. À l'occasion d'un voyage en Europe (France et Italie, été 1985) effectué par Marcel, Paul-Émile et leurs conjointes Florence et Marie, Marcel a pris des notes pour ensuite rédiger un mémoire détaillé. Il a ainsi répondu à ses enfants qui lui demandaient ses mémoires, tout en contournant leur demande.

Les mémoires d'Eugène sont une réponse à la généalogie offerte par ses fils, un acte de réciprocité reconnaissant l'affiliation entre générations. Il a exposé des moments de vie dont certains ne voulaient rien savoir. Il s'en est rendu compte en voyant leurs réactions, la demande de réécriture de certains, à laquelle il ne s'est pas plié. Le récit de Marcel évite ce genre de confrontation, mais a déçu ses enfants en révélant trop peu d'éléments de sa vie.

Paul-Émile n'aurait pas aimé que j'expose les mémoires d'Eugène et de Marcel dans l'espace public. Il avait un sens strict

13 Celui qui forge des outils et des ustensiles.

14 Ils ne sont pas de véritables agriculteurs, ne s'établissent pas sur une terre pour plus d'une génération.

15 Voir l'encadré intitulé *Artefacts d'une culture matérielle passée*.

16 Une partie de ces mémoires traite des voyages d'Eugène comme monteur de ligne. Une autre partie traite du voyage en famille de Montréal à Cold Lake en Alberta, effectué en auto, en camping, à l'été 1935.

17 Dans les Bulletins 3 (mai 2018), 5 (mai 2019) et 7 (mai 2020) de la SHAC.

du privé : les « affaires de famille » ne regardent personne. Ma rupture intergénérationnelle ne porte pas seulement sur les outils, mais aussi sur ces écrits dont je publie des extraits depuis 2001. Je pense que nous, « petite nation » civique québécoise, n'avons pas les moyens de privatiser ou de détruire nos écrits.

Faire de la place au matrimoine

Le nom, le métier, le bien peuvent être transmis en suivant des séquences distinctes entre les générations. On peut observer des continuités et des discontinuités. Mais ce n'est pas tout. Sans doute faut-il dégager le matrimoine, héritage de la mère, qui ne fait souvent pas partie des discussions. Si le patrimoine et le matrimoine s'enchevêtrent, certains de leurs éléments sont spécifiques. Des enfants peuvent accréditer l'un et refuser l'autre.¹⁸

En janvier 2023, les écrits de Marie Zanella sont devenus disponibles. L'inventaire n'en est pas fait. On peut tout de même constater qu'il s'agit d'éphémérides.¹⁹ Or, ici aussi je suis inscrit dans une généalogie, celle-ci constituée en Italie du Nord-est en 2012 et faisant le pont avec la France et le Québec. Ce lien généalogique est ténu, les correspondants de part et d'autre décèdent. Ma sœur Claire, rédactrice, reprend cet héritage matrimonial.

On m'a souvent référé à une figure généalogique italienne. Quand il a été question de choisir mon prénom (en 1951), l'option Angelo (mon grand-père) a été rejetée, le prénom masculin Ange n'ayant pas cours au Québec. En Italie, le père d'Angelo se prénomme Andrea (décédé en 1950). La traduction, qui n'est pas une rupture, était facile : ce prénom a traversé l'Atlantique et m'a été assigné par voie généalogique, dans sa forme francisée.

Au-delà du prénom, peu de choses sont connues relativement à cette transmission. Plusieurs secrets marquent ici une rupture entre générations. Des choix de vie aussi. Par exemple, le choix fait par des parents pour leurs enfants, de leur apprendre l'anglais, mais pas l'italien comme langue seconde. Quant au matrimoine, il pourrait être étudié si les écrits d'Angelo n'avaient pas été détruits par sa fille (ma tante), après son décès en 1957.

Angelo a vécu près de la moitié de sa vie, un peu plus d'un quart de siècle, dans un appartement de la rue Chambord près de Fleury, avec sa conjointe Teresa Rosolen et leurs enfants, nés

à Montréal (Angelina, Virginio²⁰ et Maria). Né sur une ferme près de Trévise en Vénétie, il a travaillé dans la construction. Il vivait à proximité de son frère Luigi Zanella et sa famille, aussi dans Ahuntsic. Les maisons habitées par ces familles ont été détruites.

L'éradication d'un héritage écrit par les successeurs est marquante dans une histoire familiale. La deuxième génération après l'immigration peut être radicale à ce propos. On pourrait tenter de saisir le contexte pour appréhender ce qui jurait dans cette situation successorale en 1957 et devait être détruit de manière si impérative. On pourrait aussi s'interroger sur des indices susceptibles de révéler quels livres et écrits ont été détruits.

Une hypothèse serait qu'il s'agissait d'écrits et de livres communistes qui, dans les années 1950, étaient antinomiques en Amérique du Nord.²¹ Dans un contexte où le communisme équivalait au diable, serait-il possible que l'aînée des enfants d'Angelo les ait détruits pour se défaire d'une pression exercée sur sa génération éduquée dans les écoles Sainte-Marthe et Saint-Paul-de-la-Croix? Elle aurait agi pour libérer sa génération (son frère et sa sœur).

Sur le seuil de ce qu'on ne peut trouver, en deçà des archives et de l'histoire, il y a le roman familial : un texte qui pourrait partir dans plusieurs directions pour explorer certains antécédents du sujet local. On sort alors des récits, des mémoires et des thèses pour explorer un imaginaire qui a du sens tant pour le sujet que pour sa société. L'option littéraire peut contredire ou compléter les options historique et anthropologique.

Discontinuités liées à la modernité

Mes grands-pères Eugène et Angelo ont travaillé à la modernisation urbaine de Montréal et d'Ahuntsic, au cours de cette période cruciale qu'ont été les décennies allant de 1930 à 1960. Une période de discontinuités majeures au cours de laquelle se sont mis en place les éléments du monde dans lequel nous vivons. L'émergence de cette génération pourrait correspondre à une première génération, à une ancestralité.²²

Cette ancestralité serait faite, non pas d'hommes et de femmes arrivés sur le territoire et y instaurant leurs institutions, mais de personnes qui changent de régime au 20^e siècle et

18 Les anthropologues Meyer Fortes (1906-1983), Edmund Leach (1910-1989) et Jack Goody (1919-2015) (entre autres) ont entretenu des discussions sur les filiations simple (uni-filiation) et double (indifférenciée). Il est convenu qu'en Occident (Euro-Amérique), le principe de parenté est cognatique, autrement dit qu'il agence deux filiations devenues une par alliance.

19 Cinq calepins, dix-sept agendas et des feuillets remplis d'annotations diverses, au quotidien, couvrant la période entre 1946 et 2022. Certains documents officiels accompagnaient ces écrits.

20 Au début de l'âge adulte, il change son prénom pour Georges.

21 Ce n'est pas le cas en Italie du Nord à la même époque. Voir l'encadré *Comparaison Italie-Québec*.

22 La figure habituelle de l'ancêtre est liée à une appropriation de territoire, à la fondation d'un village, à l'émergence d'institutions et à des caractéristiques morales. Certaines sociétés vouent un culte à l'ancêtre de la lignée ou du village. Pour certaines sociétés, l'ancestralité est un élément de la structure sociale. Il n'y a toutefois pas d'universalité en cette matière. Meyer Fortes, 1979, « An Introductory Commentary », dans William H. Newell (ed.) *Ancestors*, Mouton, et 1974, « The First Born », dans *Journal of Child Psychology and Psychiatry* 15 (81-104).

entrent de plain-pied dans le monde actuel. Leur rupture avec la génération précédente, née et décédée sur la terre, a été radicale. Cette rupture a marqué une large part de la population mondiale au 20^e siècle.²³

Comparaison Italie-Québec dans les années 1950

Sans entrer dans l'histoire de l'Italie moderne, considérons les figures littéraires créées par l'écrivain Giovannino Guareschi (1908-1968) : Don Camillo, curé de campagne antifasciste et Peppone, maire communiste du même village. Ils s'opposent fermement dans le nord-est de l'Italie au cours des années 1950, mais pas sous tous rapports. Toute politique nationale est plus complexe qu'un tel antagonisme. Mais ce dualisme italien n'aurait pu illustrer la politique des années 1950 au Québec. Pour comparer, pensons au curé Antoine Labelle et au maire Séraphin Poudrier, qui s'opposent dans les Basses-Laurentides de Claude-Henri Grignon (1894-1976).

Notons que les figures de Don Camillo et du curé Labelle sont emblématiques de leur coin de pays et ont des fondements historiques. Leurs interventions dans la société locale s'inscrivent dans leur histoire nationale respective.

Pour saisir la totalité des marqueurs de ce monde, il faut y voir plusieurs processus de transformation, à différents niveaux (logistique, économique, sociologique, ontologique) et dont les rythmes varient.²⁴ Ces processus modifient les formes de vie et les manières de penser. Les ruptures engendrées par cette transformation de grande amplitude sont irréversibles, mais ouvrent la possibilité de nouveaux assemblages.

Le problème auquel nous faisons face est d'humaniser cette transformation et le monde qui émerge avec elle. L'autre problème est de cerner cette transformation dans le contexte québécois. Le sociologue Fernand Dumont (1927-1997) situe dans les années 1930 et 1940 la « première modernité » au Québec : décolonisation spirituelle, transformation des formes de vie, émergence de scientifiques, d'écrivains et d'historiens.²⁵

Plusieurs facteurs ont pu favoriser cette modernité selon Dumont. Je retiens la dislocation de l'Empire britannique (les décolonisations sont lancées dès les années 1940) et l'arrivée

au Québec d'intellectuels et d'ouvrages français (le surréalisme réinitie une culture locale du refus). De plus, des groupes intermédiaires, communautaires, préoccupés de justice et de vérité, apparaissent dans l'espace public et entrent en action politique.

Dans un article récapitulatif, l'historien Paul-André Linteau propose de retourner aux sources de la modernité et décrit les résistances qui l'ont ralenti et détournée.²⁶ Il cerne les apports hétérogènes et internes de ce phénomène complexe. Dans cette perspective, la Révolution tranquille recompose la modernité héritée, élimine le cléricisme qui la freinait et crée un État qui intervient dans la société. Le Québec devient laboratoire social.

Des emprunts britanniques, français, états-uniens caractérisent l'entrée de la modernité au Québec. En « provoquant des ruptures importantes dans les traditions », la modernité fait pénétrer au Québec le capitalisme « qui s'accompagne de l'idéologie libérale », laquelle « met au premier plan l'individu et la propriété », écrit Linteau. Elle est aussi porteuse de science et de littérature, donc de recherches, d'explorations et d'inventions.

La remise en question d'héritages est donc dans l'ordre des choses : l'histoire n'est pas linéaire et les régimes se transforment. On peut transmettre par testament, ab intestat,²⁷ par donation. On peut succéder dans un office, dans des droits (liés au régime en place), dans des relations (de cousinage, de clientèle, ou autre). On peut aussi composer avec les ruptures entre générations et les segmentations dans la parenté.

La transmission et la succession sont des processus sociaux interreliés, portant sur des patrimoines matériels et immatériels. La continuité et la discontinuité dans les filiations, la fragmentation patrimoniale qui en atteste, passent par de tels processus. Il faut donc déployer une attention critique aux ruptures intergénérationnelles et, probablement de plus en plus, intragénérationnelles.

23 Éric J. HOBSBAWM, 1999, *L'âge des extrêmes, Histoire du court XX^e siècle*, Éditions Complexe.

24 Par exemple, la découverte de la relativité et du nucléaire, le développement de la radio, du téléphone et de la télévision, l'émergence d'*homo economicus* (l'individu consommateur), les révolutions symboliques du cubisme et du surréalisme, l'invention d'une nouvelle écriture, celle du code informatique, et son corollaire l'intelligence artificielle.

25 Fernand DUMONT, 1995, *Le sort de la culture*, Typo.

26 Paul-André LINTEAU, 1999, « Un débat historiographique : l'entrée du Québec dans la modernité et la signification de la Révolution tranquille » dans *Francofonie* 37 (73-87).

27 Transmission dite légale, après le décès de la personne sans testament dont le legs est transmis.

Du **Centro** **Donne Italiane** **di Montréal** aux **Donne d'Acciaio**

Notes historiques sur le
Centre des femmes solidaires et engagées

Jacques Lebleu

Le Donne d'Acciaio

Un bateau évoque le départ du pays natal, une machine à coudre, le dur labeur peu rémunéré de nombreuses jeunes femmes immigrantes arrivées à Montréal au cours des années 50 et 60. C'est pour que ne soient pas oubliées mais plutôt célébrées ces femmes qui se sont sacrifiées au travail pour que leurs enfants connaissent une meilleure vie, et pour envoyer quelques dollars à la famille laissée derrière, qu'est né le projet *Le Donne d'Acciaio*, littéralement, Les Femmes d'Acier.

M^e Magherita Morsella, avocate, est l'instigatrice et idéatrice de ce projet conçu avec l'objectif de rendre hommage et d'honorer la contribution de toutes les femmes immigrantes qui

ont travaillé dans les usines de textile à Montréal dans des années 50 jusqu'à nos jours. Ces *Femmes d'Acier* sont aujourd'hui des grands-mères, des mères, des tantes et des voisines qui, parfois quelques jours après leur arrivée, ont été embauchées dans les usines de confection de vêtements dans conditions de travail souvent abominables. Ces femmes ont travaillé sans relâche et sans se plaindre afin de contribuer au bien-être de leur famille et permettre à leurs enfants d'accéder à l'instruction et à une meilleure qualité de vie. Pour certaines d'entre elles, déjà disparues, *Le Donne d'Acciaio* constitue un hommage posthume.

La réalisation d'un tel projet demande les efforts conjugués d'une équipe appuyée par des organismes et la communauté. Mme Morsella s'est d'abord tournée vers le Centre des femmes solidaires et engagées (CFSE), au 1586 rue Fleury Est, dont elle est une des fondatrices¹. Un dîner-rencontre y a eu lieu le 4 juin 2022. Il rassemblait des membres de cet organisme et d'autres invitées afin de leur faire part de l'idée de Mme Morsella. Un comité a par la suite été formé pour voir à sa réalisation. Mme Morsella avait en tête un geste commémoratif durable, possiblement une statue.

J'ai eu le plaisir de discuter à quelques reprises avec Mme Pina Di Pasquale, directrice générale du CFSE, de l'évolution du projet à partir de cette rencontre jusqu'au dévoilement, le 18 octobre 2023, d'une murale réalisée sur les murs extérieurs du chalet du parc Saint-Simon-Apôtre. Ce site est à une courte distance de marche de la rue Chabanel Ouest, Cité de la mode pour les uns, quartier de la guenille pour d'autres. Elle m'a expliqué que le CFSE était particulièrement bien placé pour contacter d'anciennes ouvrières du textile, nombreuses parmi ses

1 Me Morsella est l'auteure d'un article qui relate l'histoire du centre. Intitulé *Femminismo e comunità, le origini del Centro Donne Italiane di Montréal* il a été publié le 1^{er} février 2022 dans le *Corriere Italiano* <https://www.corriereitaliano.com/comunita/attivita/16199/femminismo-e-comunita-le-origini-del-centro-donne-italiane-di-montreal/>



Pina Di Pasquale, directrice générale du CFSE
Photo © Jacques Lebleu / SHAC, 25 mai 2023



Margherita Morsella, avocate
Photo © Jacques Lebleu / SHAC, 25 mai 2023



Centro Donne
Photo Pierre Côté 23 septembre 1983
BAnQ numérique, Fonds La Presse
P833S5D1983-0346_002



membres d'hier et d'aujourd'hui, et recueillir leurs témoignages.

Les origines du CFSE

Cet organisme est né au cours des années 1970. Il a été imaginé par des femmes de la communauté italienne du nord de Montréal. Son nom initial était *Centro Donne Italiane di Montreal* (Centre des femmes italiennes de Montréal). Ces sont de jeunes femmes de la communauté qui l'ont créé avec une perspective féministe. Elles avaient le souhait d'aider leurs aînées à briser leur isolement conjugal, familial, social et linguistique et surtout à entreprendre une démarche d'autonomisation.

Par la suite, des membres de *l'Associazione femminile di St. Michel*, qui réunissait des femmes d'un certain âge et tenait d'une façon régulière des rencontres informelles afin de briser elles aussi leur isolement, se sont jointes au groupe de jeunes femmes militantes. Le premier conseil d'administration a eu lieu le 22 mars 1978. Il était composé de Giuseppina Barbusci, Tiziana Carafa, Roberta Giorgetti, Isa Iasenza, Margherita Morsella, Marie Antoinette Simoncini, Assunta Sauro.

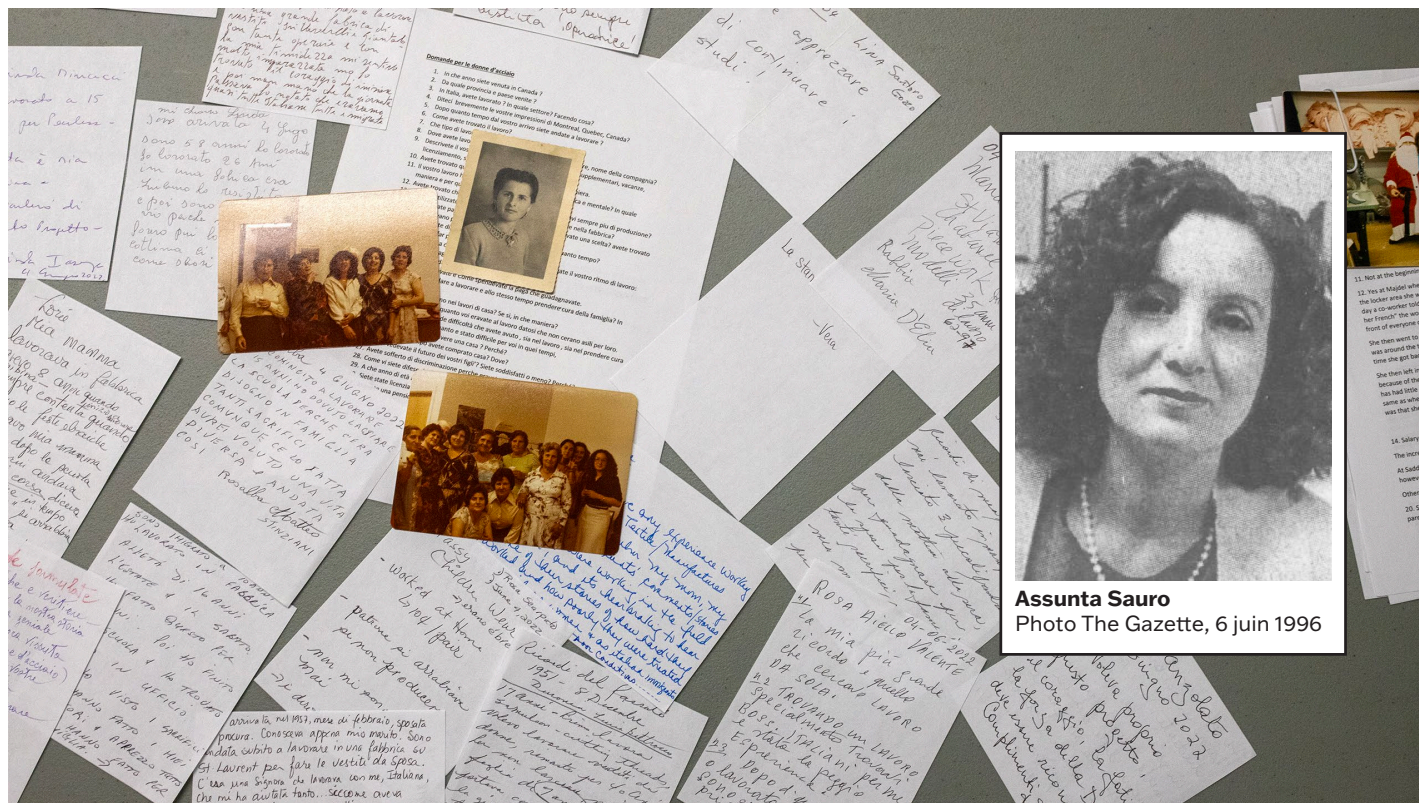
Le Centre loge initialement sur le boulevard Saint-Michel. Il connaît ensuite quelques déménagements avant de s'installer durablement sur la rue Fleury Est au cours de la première moitié des années 1990.

Des entrevues avec Mme Assunta Sauro, alors directrice et seule employée du centre, publiées dans *The Gazette* en 1994² et 1996, nous en apprennent beaucoup sur l'esprit qui y prévalait. Elle explique au quotidien anglophone qu'elle-même et cinq amies, alors à l'université, ont fondé le Centre parce les immigrées italiennes n'utilisaient pas les services de première ligne, étant imprégnées de l'idée que c'était mal de parler aux autres de leurs problèmes familiaux.

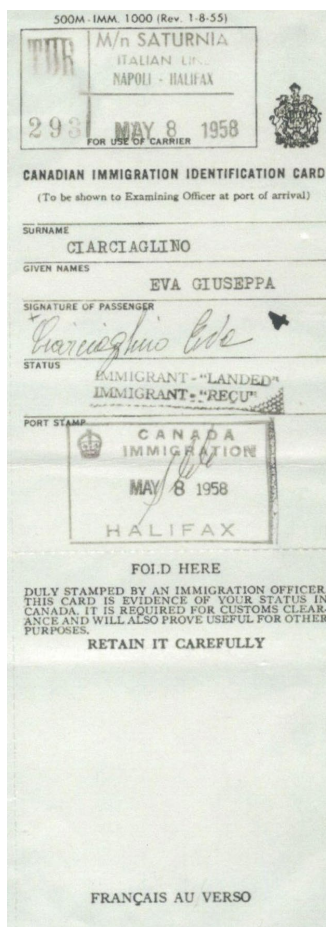
Elle ajoute que les femmes qui fréquentaient le centre étaient pour la plupart âgées de plus de 40 ans, et avaient consacré leur vie à élever une famille. Beaucoup de ces femmes n'avaient pas conscience de leur identité personnelle. Leur rôle dans la famille était celui d'épouse, de mère ou de sœur. Or ce dévouement à la famille peut conduire à l'isolement. Quand des problèmes surviennent, ces femmes hésitent à parler, craignant d'être considérées comme de mauvaises mères ou conjointes. Elles avaient souvent laissé aux hommes le contrôle des finances de leurs ménages et se retrouvaient totalement démunies face à un divorce. Assunta Sauro estime qu'environ 30 pour cent des références faites au centre avaient un lien avec la violence envers des femmes, doublement isolées par le repli sur leur cercle familial et la barrière linguistique.

Les participantes aux diverses activités se voyaient offrir un

2 Liz WARWICK « Untraditional » women's advocate likes taking risks, *The Gazette*, Montréal, 6 juin 1994, p. 23



Ci-dessus : Des souvenirs recueillis auprès au sous-sol de l'église Saint-Simon-Apôtre le 25 mai 2023. Photo © Jacques Lebleu / SHAC
Page de gauche : Ida Ciancio à la manufacture sur Chabanel (vers 1983). Source de la photo : La fille de Mme Ciancio. © CFIM / CFSE



Documents recueillis dans le cadre du projet *Valises d'hier, valises d'aujourd'hui, valises de rêves* 2006 © CFIM / CFSE

Carte d'identité aux fins de l'immigration canadienne, 1958. Source : Eva Ciarciaglino

École primaire à Sequals, Pordenone, Frioul-Vénétie en 1949 Source : Anita Fabris Tiberi

Mariage sur Chabanel en 1967 ou 68. Source : Ninetta De Ruvo **Arrivée à Halifax sur le bateau Vulcania, 1958.** Source : Pina Siciliana

lieu calme et confortable où elles avaient la possibilité de discuter entre elles de sujets concernant la famille, la santé, la violence sexuelle. Elles pouvaient suivre des cours de français ou d'anglais et des formations de croissance personnelle. Il était même possible de recevoir de l'aide d'une avocate pour les problèmes de logement ou de violence conjugale. Certaines femmes ne venaient qu'une journée mais plusieurs participantes sont devenues membres au fil du temps et ont à leur tour offert bénévolement leur assistance à celles qui les ont suivies.

Cela n'a pas été sans provoquer des réactions parfois assez fortes. Mme Sauro cite d'ailleurs sa propre situation comme exemple en expliquant qu'elle était allée à l'université, bien que des gens autour d'elle considéraient que l'école secondaire représentait un niveau d'éducation acceptable pour une fille. Alors que plusieurs membres de la communauté italienne estimaient que les filles célibataires devaient vivre à la maison, elle a loué son propre appartement. Elle consacrait son temps au *Centro Donne*. « Je suis très peu traditionnelle, mais peut-être que ça m'a permis de faire les choses que je fais », conclut-elle.

Assez tôt dans son existence, le Centre s'est ouvert au Québec et à la diversité, notamment en participant activement au regroupement L'R des centres de femmes du Québec. Né en 1985, c'est le plus grand regroupement féministe d'action communautaire autonome au Québec. Répondant à l'appel de la Fédération des femmes du Québec, elles participent, en mai 1995, à la *Marche Du pain et des roses*, nommée ainsi en référence à la grève des 20 000 ouvrières de l'industrie du textile de la ville de Lawrence au Massachusetts en 1912. Elles participeront aussi aux éditions successives de la Marche mondiale des femmes.

Le sens de l'histoire et des enjeux sociaux

Le peu de matériel sur les femmes italiennes au Canada contribue, même si de façon non volontaire, à alimenter des vieilles et trompeuses conceptions de femmes immigrées, victimes passives sans voix, sans projets. Par conséquence, sans histoire.

Franca Iacovetta³

3 Citée dans *Valises d'hier, valises d'aujourd'hui, valises de rêves* © CFIM / CFSE 2006



Les partenaires du projet des Femmes d'acier coupent le ruban, lors de l'inauguration de la murale le 18 octobre 2023.

De gauche à droite au premier plan : Julie Roy, conseillère du district de Saint-Sulpice, Emilie Thuillier, mairesse d'Aahuntsic-Cartierville, Fortunato Mongiola du Consulat d'Italie, Margherita Morsella, avocate, Pina di Pasquale, directrice générale du CFSE, Danielle Hébert de Prévention du crime Ahuntsic-Cartierville (PCAC) et Delia De Gasperis de la SDC District Central. Photo © Camille Vanderschelden, JDV

Le Centre a publié un document célébrant ces 25 ans au terme de l'année 2003. Vous trouverez à la suite de cet article la contribution de Mme Sauro intitulée *Pensées d'un voyage*. Une cueillette de photos a été réalisée auprès des membres. Elles sont regroupées en 2006 sous le thème *Valises d'hier, valises d'aujourd'hui, valises de rêves*. On y voit les préparatifs avant le départ de l'Italie, le voyage généralement fait par bateau à l'époque, le travail, la vie familiale, les loisirs. Quelques-unes d'entre elles illustrent cet article.

Avec la prise de conscience de l'importance accrue des notions d'inclusivité dans la société, le Centre des femmes Italiennes de Montréal se rebaptise Centre des femmes solidaires et engagées en 2013, tout en gardant ses racines profondes dans la communauté italienne.

La murale du parc Saint-Simon-Apôtre

Pour revenir au projet de murale, Mme Di Pasquale souligne l'apport de M. Leo Fiore, Directeur de Prévention du crime Ahuntsic-Cartierville (PCAC) et du personnel de son organisme. Autrefois connu comme Tandem, PCAC pilote dans Ahuntsic-Cartierville le projet *Embellir mon quartier*. Celui-ci consiste en priorité à l'embellissement urbain de notre arrondissement par la production de murales sur le domaine public et privé. En raison de l'expertise que PCAC a développée dans ce type de projet, il a rapidement été convenu que la réalisation d'une murale serait un choix judicieux. À partir de ce point,

l'équipe de PCAC a joué un rôle important dans la recherche de financement, le choix de l'équipe d'artistes et la coordination de l'ensemble des activités préalables à sa réalisation finale.

La production de la murale a été confiée aux artistes Nicole Boyce et LNK Art, sous l'égide du collectif Projet Tyxna. Une première rencontre visant à recueillir des témoignages et des souvenirs des ouvrières du textile a eu lieu le 25 mai au sous-sol de l'église Saint-Simon-Apôtre, en présence de Mme Julie Roy, conseillère du district électoral de Saint-Sulpice, de membres du Club de l'âge d'or John-Caboto et de représentantes de divers organismes sociaux et de loisirs.

Quelques jours plus tard, à partir des documents recueillis, un collage collectif grand format a été réalisé à ses locaux par des membres du CFSE et du Club de l'âge d'or John-Caboto. Il servira de matière de départ à la conception d'ébauches pour la réalisation de la murale.

Le projet a aussi reçu le soutien de la SDC District Central et de l'arrondissement d'Aahuntsic-Cartierville. Mme Di Pasquale souligne l'appui chaleureux de Mme Emilie Thuillier, mairesse de l'arrondissement qui honore les ouvrières de toutes origines.

Après bien des discussions avec de nombreuses femmes et le personnel de PCAC et du CFSE, les artistes ont réalisé la murale au début de l'automne. Voici pour conclure un extrait du reportage fait par Camille Vanderschelden le jour de l'inauguration de l'œuvre⁴ :

4 Camille VANDERSCHULDEN, « Les femmes d'acier ont enfin leur murale hommage », *Journal des voisins.com* 19 octobre 2023, <https://journaldesvoisins.com/les-femmes-dacier-ont-enfin-leur-murale-hommage/>



M^e Margherita Morsella, Mina De Vincenzo, Pina Di Pasquale (CFSE) et Leo Fiore (PCAC). Sous-sol de l'église St-Simon-Apôtre, 25 mai 2023. Photo © Jacques Lebleu / SHAC



Pina (à gauche) et Antonietta (à droite), deux femmes d'acier qui ont travaillé plus de 40 ans dans les manufactures textiles du secteur Chabanel. Photo © Camille Vanderschelden, JDV

Lorsque je suis arrivée et que j'ai vu la murale, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer, témoigne Antonietta, femme d'acier présente à l'inauguration de la murale le 18 octobre. Antonietta a immigré au Canada depuis l'Italie dans les années 1960. Elle a travaillé plus de 40 ans dans les usines textiles de Montréal.

À l'époque, comme de nombreuses autres femmes, Antonietta est payée à la pièce. Lancée dans son labeur, elle ne peut ne serait-ce que prendre une pause pour aller aux toilettes, au risque de voir sa rémunération annulée.

Ce n'était pas facile de travailler à la pièce dans les manufactures. Nous avons beaucoup souffert! Mais aujourd'hui, nous sommes contentes. C'est du passé. Et si je devais le refaire, je le referais, confie Antonietta au Journal des voisins (JDV).

Pensées d'un voyage

Assunta Sauro

Nous reprenons ce texte publié en 2003 pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire du **Centre des femmes italiennes de Montréal** devenu en 2013 le Centre des femmes solidaires et engagées (CFSE).

Mme Sauro en était à l'époque la directrice.

Elles étaient ménagères, isolées et unilingues. Elles étaient ouvrières, sous-payées, et mères de famille. Elles étaient italiennes, immigrantes et peu scolarisées.

Elles étaient italiennes, immigrantes et jeunes. Elles étaient universitaires, engagées et idéalistes. Elles étaient nées dans ce pays adoptif, prises entre deux cultures et identités.

Mais avant tout, elles étaient des femmes qui cherchaient un lieu d'appartenance et de transition, un réseau d'entraide et d'action, un lieu de ressources locales polyvalent et accessible, une alternative à leur isolement.

Ensemble, elles ont embarqué sur un navire pour entreprendre un long voyage vers un nouvel horizon. Ce n'était pas leur première quête de nouveaux horizons, car plusieurs parmi elles avaient déjà vécu un autre voyage. Sur un autre bateau qui les a emmenées traverser l'Atlantique. Mais ce navire dont je veux parler ne traversait pas l'Océan. Il allait entreprendre un chemin qui suscita une prise de conscience de la part de ces femmes : leurs problèmes et leur profond sentiment d'insatisfaction, souvent liés aux rôles qu'elles étaient appelées à jouer, étaient sociaux plutôt qu'individuels. Ce voyage leur permettra de parcourir, avec d'autres femmes, la route vers un processus d'autonomie sur les plans affectif, social et économique.

Après avoir mijoté pour quelque temps, après des soirées et fins de semaine de réflexions, de discussions, et de planification, voilà qu'en 1978 ce navire quitte le port. Il part dans les eaux d'incertitude et dans la tempête du changement social. Les luttes sociales, tant au niveau local,



que national et international, et qui avaient commencé dans la décennie précédente, se poursuivaient avec acharnement dans les années 70. Partout les peuples se dressaient contre les superpuissances et des tempêtes révolutionnaires animaient certains pays en voie de développement. À travers le Canada et le Québec, un large soutien militant s'est développé avec des lignes de piquetage, de boycottages, et de manifestations dans les rues. La remise en question des rôles sociaux stéréotypés et différenciés selon le sexe, les luttes contre le sexisme, contre la pauvreté, contre l'inégalité salariale, pour n'en nommer que quelques-uns, rendaient les eaux mouvantes et bouillonnantes.

Il y a eu des périodes où les orages ont menacé de couler le navire. Les vagues de l'instabilité financière ont inondé plusieurs fois le pont. Parfois, seulement « une vaillante matelot » ramait dans un climat de financement précaire. Mais, c'est justement quand tout va mal qu'il faut tenir à tout prix, car le succès arrive souvent à la suite d'un échec surmonté.

Le navire se battait aussi contre les vagues tempétueuses d'un sexisme et d'une non-acceptation de son identité à part entière dans sa propre communauté, enracinée dans des traditions et des valeurs conservatrices. Ce petit bateau faisait peur, il pouvait ébranler le silence et les tabous. Les apparences devaient être maintenues à tout prix!

Le bateau a dû aussi s'arrêter pour laisser descendre certaines passagères qui, pour des raisons diverses, ont débarqué. Certaines ne l'ont jamais perdu de vue et ont continué à regarder le bateau du rivage, d'autres sont revenues à bord, d'autres encore ne l'ont jamais laissé et, enfin, pour d'autres ce ne fut qu'une courte excursion. Mais il y a toujours de nouvelles passagères qui se joignent à ce merveilleux voyage. Quels que furent les obstacles, ce petit navire fondé et bâti par les dures et humbles luttes des femmes d'origine italienne continue à naviguer.

C'est dans un esprit de solidarité et avec détermination, avec tout leur cœur et leur âme que chacune des voyageuses a contribué à sa façon pendant ces 25 dernières années. Elles ont cru à ce voyage, et elles y croient encore. Bien des luttes entreprises dans les années 60 sont encore d'actualité. Les eaux sont encore tourbillonnantes. Aujourd'hui encore bien des acquis ne sont pas encore coulés dans le béton et risquent d'être fragilisés par les politiques actuelles. Bien d'autres luttes

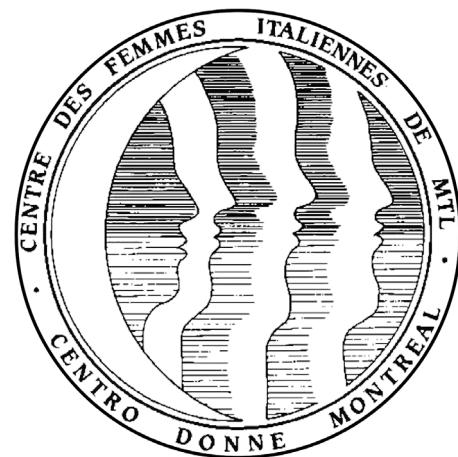
n'ont pas encore obtenu un succès véritable et définitif. Nous devons encore et toujours surveiller les événements face à la globalisation des problèmes économiques et politiques, la situation dramatique des femmes dans certains pays du monde, les luttes acharnées contre la pauvreté et la violence, les problèmes de santé et de sécurité, la réconciliation travail-famille, etc.

Mais les femmes ne sont pas figées, elles sont un mouvement qui continue à travailler pour maintenir en vie la solidarité, les luttes et les réponses aux besoins de toutes les femmes.

Pendant ces 25 années, le *Steam Ship* « Le Centre des femmes italiennes de Montréal » n'a pas seulement fait face aux orages. Il y a eu aussi des moments inoubliables de complicité entre les voyageuses, qu'elles soient travailleuses, participantes, bénévoles, ou militantes, lesquelles ont contribué au changement, contribuent encore et continueront à changer les choses. Tant et tant d'actions. Peu importe le statut des voyageuses, chacune d'entre elles apporte sa richesse d'être, son vécu, sa peine, son rire. Leur implication est sans limites. Elles sont le moteur de la longévité de ce berceau.

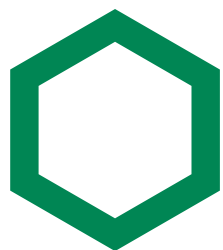
Après 25 ans le « Centre des femmes italiennes de Montréal » reste toujours jeune, car je crois que devenir vieux c'est seulement renoncer à ses projets d'avenir. La jeunesse c'est de voyager vers le futur avec un cœur léger.

Bon 25^e à nous toutes!



Texte de Mme Sauro, logo et illustration
© CFIM / CFSE





Desjardins

Caisse du Centre-nord de Montréal

HISTOIRES DE
CHEZ NOUS

Les moulins de l'Île de la Visitation au Sault-au-Récollet
La Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville

 Musées
numériques
Canada

Accueil

Histoires

Galerie

Commentaires

English

 Rechercher



Les moulins de l'Île de la Visitation au Sault-au-Récollet *Trois cents ans d'histoire à célébrer en 2026!*

Une exposition virtuelle comprenant 20 pages *Histoires*, autant de capsules vidéo, des illustrations originales et de nombreuses photos d'archives.

Une réalisation de la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville
rendue possible par un investissement de Musées numériques Canada.

histoiresdecheznous.ca/v2/moulins-ile-de-la-visitation_mills/



www.lashac.com

Retrouvez-nous sur



facebook.com/societehistoireAC